



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

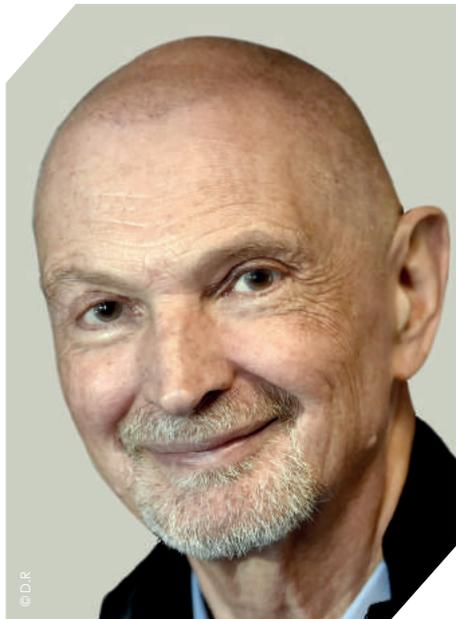
n° 422 décembre 2019



Bénédicte Linard, ministre :
« Impossible pour moi de ne pas être engagée ! »

MENSUEL (ne paraît pas en juillet et en août) - DÉCEMBRE 2019 - N° 422 PRIX: 2,50 € DÉPÔT LIÈGE X - P302066 RUE DU BEAU MUR, 45 - 4030 LIÈGE

Serge Tisseron,
psychiatre de la honte



Jean-Michel Jarre,
*musicien écologiste
et humanitaire*

Olivier Baudri,
artisan campanaire



© D.R.

© D.R.

© Stephan GRÄWITZ - Magazine L'Appel



Édito

UN SI LONG NOËL

« *Maman, on peut commencer à attendre Noël ?* » Tour-
nant en rond dans le salon, les jeunes enfants interpellent
leur mère. « *Non, il faut encore patienter encore un peu
avant d'attendre* », leur répond-elle, occupée sur son or-
dinateur. Déception des bambins qui, quelques minutes
plus tard, improvisent une manif dans la maison, défilant
en criant : « *On veut attendre Noël ! On veut attendre
Noël !* »

Cette pub tv, créée en 2016, a refait surface cette année
sur les petits écrans. Même si son but est de promouvoir
des calendriers de l'Avent pleins de petits chocolats, elle
rend visible une tendance de plus en plus marquée :
l'envie que Noël arrive de plus en plus tôt et dure de plus
en plus longtemps. Car nous avons remplacé l'attente de
Noël par l'élongation de la durée de l'événement.

Faisant coïncider la période de l'avant et le « jour de
Noël », nous ne nous satisfaisons plus de prolonger la
fête, ce que permettait de longue date l'arrivée de l'an
neuf. Désormais, nous l'anticipons. Et ce non seulement
au cours des « classiques » quarante jours de l'Avent,
jusqu'ici considérés comme des moments de prépara-
tion, de montée en puissance vers l'événement, raison
pour laquelle avaient été créés les premiers marchés de
Noël germaniques. Non, maintenant c'est le jour de Noël
lui-même que l'on célèbre tout au long de cette période
d'avant, et qui dépasse même le moment de l'Avent lui-
même. Comme si c'était Noël tous les jours pendant des
semaines. Comme si Noël ne cessait de durer.

Sur les chaînes de télévision, les films et téléfilms de
Noël débarquent début novembre. Quelques jours aupa-
ravant, les rayons spécialisés des magasins se sont déjà
parés des décorations de circonstance. Non pour qu'on
les acquière pour les sortir plus tard, juste avant Noël,
mais pour que celles-ci ornent les foyers au plus tôt. Les
producteurs ardennais de sapins en savent quelque
chose : chaque année, il leur faut couper davantage
leurs arbres en avance, pour qu'ils puissent décorer les
demeures avant le premier décembre.

Un mois pour vivre Noël : c'est de cela que rêvent la plu-
part des familles. Saint Nicolas n'aura qu'à faire avec,
ainsi que la période des examens. Tant pis pour l'im-
pression que, pour être pleinement appréciée, une fête
ne peut s'étendre dans le temps, mais doit se concentrer
sur un court moment. Être, comme un feu d'artifice, une
explosion de tous les espoirs bâtis auparavant.

Pourquoi donc avons-nous tant besoin d'un si long
Noël ? Parce que la banalité et les tracas du quotidien
deviennent si insupportables qu'il nous faut leur trouver
un remède aussi permanent que possible ? Parce que
l'air du temps de ce moment-là, coïncidant avec la baisse
de la clarté et des températures, reconforte les cœurs et
les réchauffe ? Ou parce que l'on voudrait croire presque
éternels les bons sentiments qui alors nous habitent ?

En tout cas, si sortir Noël de son calendrier n'a pas
comme but caché de renforcer encore le poids du com-
merce et des affaires, mais contribue plutôt à rendre le
monde moins mauvais, voire bon et en tout cas meilleur,
plus solidaire, et pas simplement généreux pour un jour,
vivons Noël le plus longtemps possible !

Joyeux (long) Noël !

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Un si long Noël 2

Penser

Les défis de l'anthropocène 4

Réagir

Autonomie limitée n'est pas droit limité 5

À la une

Pour une solidarité qui émancipe 6

En Avent avec les plus démunis 8

Croquer

Viva for life : charité plus que justice 9

Signe

Complot américain contre François 10

Réfugiés : un aller sans retour possible 12



Aider autrui, une démarche citoyenne.

v Vécu

Vivre

Les fermes d'accueil : cultiver le sens de la vie 14

Rencontrer

Bénédicte Linard : « Je ne pourrais pas ne pas être engagée » 16

Voir

L'acrobate des clochers 19



s Spirituel

Parole

Pas né d'un prêtre ! 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Révélation et engagement en société 24

Hanouka, rallumer la flamme perpétuelle 25

Corps et âmes

Serge Tisseron : « La honte est une tueuse d'émotions » 26



Une vision renouvelée de l'ordinaire.

c Culturel

Découvrir

Jean-Michel Jarre : « Je me suis toujours senti off » 28

Médi@

Le numérique au service d'un monde meilleur 30

Toile

Héros (presque) malgré lui 32

Accroche

Brancusi : l'essence de la forme 34

Pages

Des indiens dans la ville 36

Livres 36

Notebook 38



Des applis de partage.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD,
Floriane CHINSKY, Corine JAMAR,
et Armand VEILLEUX.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège

☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

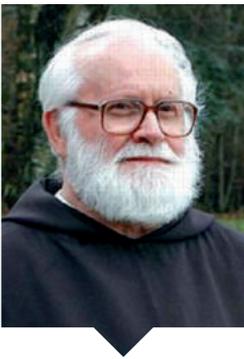
Créer une couche protectrice et réparatrice

LES DÉFIS

DE L'ANTHROPOCÈNE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Nous vivons dans une période de l'histoire où l'activité humaine est devenue la force géologique dominante. D'où le besoin d'une nouvelle théologie de la création.

Le quaternaire est l'ère la plus récente de développement de notre planète. Dans cette ère, les géologues identifient diverses périodes, dont l'holocène, couvrant les quelque douze mille dernières années, était considérée, jusqu'à tout récemment, la dernière. On parle désormais d'une nouvelle période qui est celle dans laquelle nous nous trouvons et qu'on appelle l'anthropocène. Le nom en fut popularisé par le prix Nobel Paul J. Crutzen.

Même s'il n'y a pas d'unanimité parmi les spécialistes sur cette dénomination, il est communément acquis que c'est une période où les actions des hommes, aussi bien à travers leur mode de vie qu'à travers leur technologie, sont devenues la force géologique dominante conditionnant l'évolution de la Terre, précisément en tant que système. Il ne s'agit pas simplement du fait que certains phénomènes climatiques sont provoqués par les interventions humaines. C'est le système géologique lui-même qui en est profondément modifié.

DOMMAGES IRRÉPARABLES

Cette réalité, qui ne fait plus de doute parmi les scientifiques, malgré les controverses autour de l'appellation « anthropocène », pose aux croyants de sérieux défis. Une nouvelle théologie de la création et du temps est nécessaire, l'ancienne présupposant un état de fait différent. La parole de Paul dans sa *Lettre aux Romains* au sujet du « *gémissement de la création tout entière* » prend un sens nouveau, aussi bien que l'appel à porter la bonne nouvelle « *à toute la création* ». De nouvelles perspectives sont aussi données à l'Apocalypse et à la fin des temps.

L'homme, créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance, et porteur de son souffle, selon les deux récits de la création dans la Genèse, doit prendre au sérieux son rôle de participant à l'activité créatrice de Dieu à travers sa propre activité. Au cours des derniers siècles, surtout depuis le début de l'ère industrielle, l'avidité de l'homme et son orgueil ont causé à la planète, à travers la technique, des dommages irréparables. Même avec les meilleurs moyens techniques, il faudrait plus d'un millénaire pour défaire le tort qui a été fait. La solution du drame est à un autre niveau, comme l'avait entrevu Teilhard de Chardin avec sa notion de *noosphère*. L'activité humaine, dans sa dimension la plus noble, fait partie d'une nouvelle couche protectrice autour de la terre, même au-delà de l'atmosphère. Il ne s'agit pas de réparer ce que nous avons détruit. Il s'agit de créer, par l'amour, une couche protectrice et réparatrice autour de l'univers qui est le nôtre et qui nous a été confié par le Créateur.

TOUT EST LIÉ

L'une des intuitions de génie du pape François, dans son encyclique *Laudato si*, comme lors de ses interventions au synode récent sur l'Amazonie, est que « *tout est lié* ». Il n'y a pas d'opposition entre l'esprit et la matière, pas plus qu'entre l'écologie et l'économie. La protection de l'environnement matériel, le maintien de la paix entre les peuples, l'harmonie entre les classes sociales, le respect des différences – en un mot, l'amour universel –, tout cela constitue un seul et même défi : l'écologie intégrale.

Teilhard de Chardin voyait la noosphère comme appelée à se développer au cours d'un long processus d'évolution qu'il appelait la « *noogenèse* ». Il en prévoyait deux modes possibles de réalisation sociale : ou une socialisation totalitaire, ou une socialisation de communion, dans l'amour qu'il appelait « *la plus universelle et la plus mystérieuse des énergies cosmiques* ».

À travers deux guerres mondiales et de nombreux conflits locaux, tout comme à travers les crises climatiques créées par une manipulation abusive de la planète, l'être humain a goûté plus que jamais auparavant à sa capacité destructrice. Son défi est maintenant de répondre plus pleinement à sa vocation de participer à l'activité créatrice de Dieu dans une attitude de globale communion. ■

Dénoncer une situation inadmissible

AUTONOMIE LIMITÉE N'EST PAS DROIT LIMITÉ

Corine JAMAR

Écrivaine. Dernier livre paru : *Les replis de l'Hippocampe* (Bamboo Éditions)



Les carences de l'État belge dans l'accueil et la prise en charge des personnes handicapées de grande dépendance.

« **B**ang ! » Non, je ne compte poser de bombes nulle part. Mais ce n'est pas l'envie qui me manque, tant me révolte la situation des personnes handicapées de grande dépendance (un pour cent de la population belge) et leurs familles à bout de souffle. Les cas lourds, les cas difficiles, les cas sévères, dont beaucoup font partie du trouble du spectre autistique, sont les laissés-pour-compte des pouvoirs publics. Si, la plupart du temps, on nous montre des autistes à haut potentiel, genre le virtuose ou le mathématicien de haut vol, la réalité est tout autre. La majorité d'entre eux est frappée d'un double, voire d'un triple diagnostic.

Et même si beaucoup ont des dons et des talents particuliers, il s'agit surtout de profils très dépendants ayant besoin d'un accompagnement spécifique. C'est dès l'enfance qu'il faudrait les faire bénéficier de bonnes pratiques éducatives, comportementales et développementales, comme celles mises en place au Canada, par exemple. Et qui maximisent leurs chances de devenir le plus autonome possible. Une étude de l'observatoire de la COCOF (Commission communautaire française) et le CEDS (Comité européen des droits sociaux) estiment à plusieurs milliers le nombre de ces personnes à charge des familles, rien qu'à Bruxelles. Honte !

ET PAUVRES, EN PLUS !

Les parents, et en particulier les mères, arrêtent de travailler pour se consacrer à l'enfant handicapé. Le couple, souvent, ne résiste pas et la mère se retrouve seule contrainte de vivre du revenu de remplacement octroyé à l'enfant devenu adulte. Si, par extraordinaire, une place dans un lieu de vie se libère, elle

perd ce revenu. Donc : soit elle y renonce, soit elle se retrouve à la rue. Paupérisation et isolement social feront d'ailleurs l'objet, le 3 décembre prochain, d'une étude présentée par le Service public fédéral de programmation (SPP) Intégration sociale et le Service public fédéral (SPF) Sécurité sociale sur la relation entre pauvreté et handicap en Belgique.

Études. Réunions. Séminaire. Débats. Soirées. Conférences. Colloques. Séances. Sessions. Symposium. Congrès. Conciles. Ah, s'il pouvait y avoir autant d'actions concrètes pour améliorer le sort de ces personnes handicapées que d'initiatives se contentant d'en discuter !

DE QUEL DROIT ?

Nos responsables politiques ne cherchent-ils qu'à se donner bonne conscience ? À faire croire aux parents qu'ils bougent, alors que leur politique en la matière fait du surplace ? Malgré la condamnation, en 2013, de l'État belge par le Comité européen des droits sociaux. Malgré l'article 19 de la convention ONU relative aux droits des personnes handicapées qui définit leur droit à l'autonomie et à l'inclusion dans la société. Article que la Belgique a signé et ratifié en 2009 !

Et qu'en est-il du fameux décret inclusion 2014 toujours pas entré en vigueur faute d'arrêtés d'exécution ? Il y a eu quelques avancées : un lieu de vie parti, une halte-répit par là. La Coupole, par exemple, ouverte en 2014, mais qui ne dispose que de quinze places. Sa liste d'attente s'allonge tous les jours. Et ses collaborateurs ne sont pas assez nombreux, faute de subsides. Différentes associations tentent bien de pallier les carences de l'État belge, mais c'est un changement profond des mentalités et des décisions portant sur le long terme que les familles attendent de la part de nos gouvernements successifs.

Le GAMP (Groupe d'action qui dénonce le manque de places), dont le nom fait penser à une détonation, se bat depuis quinze ans pour faire bouger les lignes. Ses membres n'ont qu'un rêve : dissoudre le groupe. Car cela voudra dire que le droit des personnes handicapées et leur famille à vivre dignement aura enfin été gagné. ■



Dans les journaux et magazines, en radio ou en télévision, sur les réseaux sociaux, les appels aux dons et à la générosité se multiplient. Comment résister à cette famille qui ne peut financer le vaccin de son enfant ? Pourquoi donner à un mendiant en rue plutôt qu'à une association ? Comment rester insensible à l'augmentation de la pauvreté ? Face aux drames individuels ou aux situations collectives, pas facile de se situer.

SORTIR DE LA PAUVRETÉ.
De l'aide individuelle aux défis collectifs.

Justice ou charité ?

POUR UNE SOLIDARITÉ QUI ÉMANCIPE

Stephan GRAWEZ

Et c'est reparti... Pour la septième année, le cube de verre de *Viva for life* sera au centre du bar-num médiatique de la RTBF pour soutenir cette opération au profit de l'enfance précarisée. Mi-décembre, près de cent cinquante heures de direct et la mise en scène de la performance de trois animateurs enfermés pendant plusieurs jours dans ce cube, installé cette année à Tournai, rythmeront ce moment de solidarité. Comme pour d'autres opérations ou campagnes portées par des médias (écrits ou audiovisuels), les mêmes questions traversent l'opinion : les médias en font-ils trop ? Course à l'audimat sur fond d'émotions ou solidarité sincère ? Caisse de résonance et vitrine exceptionnelle du travail de terrain de nombreuses associations ou récolte de fonds sans analyse des causes ? Recherche de solutions structurelles ou réponse émotionnelle à l'urgence ?

CHOQUER OU ÉDUCER ?

La réalité, pourtant, est bien là : en termes de pauvreté, la Belgique présente un sombre bilan. Selon le Service de lutte contre la pauvreté (organisme interministériel associant entités fédérale et fédérées), en 2018, « 16,4% de la population belge connaissent un risque de pauvreté si on se base sur le revenu et 4,9% de la population souffraient de privation matérielle grave ». Autre indicateur : en matière de recours aux banques alimentaires, le même organisme constate qu'en 2019, « 169.642 personnes ont fait appel à une des neuf banques alimentaires. Ceci est une augmentation de 6,6% par rapport à fin 2018 (+10.500 personnes) ». Sur le plus long terme, il faut rappeler qu'en 1995, les bénéficiaires des banques alimentaires étaient septante mille. Ils sont donc cent mille de plus aujourd'hui, avec principalement des familles monoparentales (pour la plupart des mères seules) ou des dix-huit-vingt-quatre ans en forte augmentation.

La pauvreté augmente donc. Ce qui rend inévitablement le travail des associations encore plus indispensable. Mais rend aussi d'autant plus sensible la responsabilité des médias en termes de travail d'information et d'explicitation. Car si les associations sont amenées à se mobiliser à ce point, elles ne peuvent se substituer aux pouvoirs publics, dont la responsabilité sur les causes de la pauvreté doit être interrogée.

MUTATION DES PROJETS

« Ce à quoi on assiste dans notre travail de lutte contre la pauvreté et l'exclusion est paradoxal, analyse Axelle Fischer, secrétaire générale de Vivre Ensemble. Les associations que nous soutenons sont des structures très locales qui répondent de plus en plus à des besoins primaires de base. Elles agissent davantage qu'avant comme

une aide d'urgence au regard de la dégradation assez nette des conditions de vie sur le plan économique ou social. » Cette évolution interpelle, car elle touche aux fondements mêmes de l'ONG. « Aux origines, nos critères de sélection des projets soutenus visaient d'abord l'émancipation et la mise en avant des droits sociaux. Aujourd'hui, beaucoup de demandes ciblent moins directement ce caractère émancipateur. Nous devons donc nous adapter par rapport aux attentes de ces associations locales qui, parfois, répondent en première ligne à des problèmes pour se loger, se nourrir. »

« Les associations que nous soutenons répondent de plus en plus à des besoins primaires de base. »

L'analyse des causes de la pauvreté ou des effets concrets de certaines politiques reste cependant un objectif. « C'est un travail d'éducation permanente des associations, ajoute Isabelle Franck, directrice par interim de Vivre Ensemble. De petites associations qui démarrent n'ont pas les ressources ou les codes pour travailler à un niveau plus global. Lorsque nous réunissons les associations en assemblée régionale, nous permettons qu'elles échangent leurs expériences. Ce partage permet aux plus aguerries d'aider les nouvelles, de les accompagner. »

SANS JUGER

Ce travail d'éducation doit aussi se faire vis-à-vis du public. C'est lui qui est sollicité pour faire un don afin de soutenir tel ou tel projet. « Ce n'est pas toujours facile d'expliquer aux donateurs que financer un projet de pièce de théâtre où des personnes précarisées s'expriment est tout aussi important que de donner pour de l'urgence. Ce travail nécessite du temps pour expliquer que la dignité des personnes précarisées ne s'arrête pas à se loger, à se vêtir. Mais que, pour elles aussi, l'accès à la culture, le fait de pouvoir aller au cinéma ou de passer un jour à la mer est tout aussi respectable », rappelle Isabelle Franck.

En élargissant le type de projets soutenus, Vivre Ensemble donne également aux donateurs l'occasion de pouvoir aider des initiatives aux ambitions souvent complémentaires. Dans cette tension « charité ou justice », la rencontre réelle avec des personnes précarisées favorise la recherche d'une voie médiane, comme le remarque Axelle Fischer à propos d'une pièce de la Compagnie Art & ça : « J'ai été touchée par *Combats de pauvres*, basée sur des témoignages de travailleurs sociaux et de victimes de la paupérisation. Ce que les personnes de la rue racontent remet les choses en perspective. Si elles pouvaient interpeller cinq cents personnes, elles ont répondu qu'elles leur demanderaient :

'Dites-moi bonjour !'. *Quand tu es dans la rue, devant une église ou un supermarché en train de faire la manche, es-tu uniquement face à un donateur qui fait un geste de charité ou de solidarité individuelle ? Je pense qu'en tout cas, la personne qui aide pose un geste qui signifie 'Tu existes à mes yeux'. C'est une posture qui indique que l'on peut aller au-delà d'une main au-dessus de l'autre, celle qui donne dominant celle qui reçoit, de manière un peu condescendante.* »

UN ENGAGEMENT

La reconnaissance de l'autre est sans aucun doute une première étape dans le cheminement pour passer d'un geste de don à celui de la réflexion, puis de la justice. Ce cheminement d'un geste individuel à une attitude d'engagement est au cœur du travail de Vivre Ensemble. « *Cela implique de voir, de juger et d'agir, de comprendre les causes et mécanismes des inégalités, d'analyser l'impact des mesures d'austérité, de saisir pourquoi on devient sans abri ou que l'on tombe sous le seuil de pauvreté* », commente encore Axelle Fischer.

« Comment, en me mobilisant de manière citoyenne et collective, je peux essayer de faire changer les choses ? »

Ce travail permet en outre d'approfondir diverses questions : pourquoi je donne ? À qui je donne ? Qu'est-ce que je donne ? Car les formes de volontariat ou d'engagement ont changé. On peut aussi donner de son temps, de ses compétences, de son énergie. Autant de manières de se reconnaître comme membre à part entière d'une collectivité ou d'un groupe social dans lequel la personne qui fait face, même précarisée, c'est aussi un peu soi-même.

« *Dans ce travail de reconnaissance de l'autre, il n'est plus seulement bénéficiaire, il devient partenaire. C'est un véritable travail de renforcement des capacités (empowerment) des individus, qui permet une prise de pouvoir par rapport*

à sa situation personnelle : comment, en me mobilisant de manière citoyenne et collective, je peux essayer de faire changer les choses. On évite la relation top-down. »

UN ÉTAT DÉFAILLANT

Bien sûr, lors de grandes opérations médiatiques, les organisateurs vont insister sur le record de dons collectés à battre, jouer sur la corde sensible en survalorisant l'acte individuel du don financier, proposer des parrains médiatiques qui feront grimper les promesses... De nombreuses associations, parfois au prix de débats internes difficiles, choisissent, elles aussi, de jouer le jeu, espérant améliorer leur notoriété et bénéficier d'une partie du gâteau si elles sont sélectionnées.

Tout serait donc rose et scintillant au pays de la solidarité ? Ce serait oublier un peu vite le rôle des pouvoirs publics. « *Ce qui est grave, dans ces shows de la solidarité, c'est quand l'État, à quelque niveau de pouvoir de notre système institutionnel, donne un chèque, par le biais de tel ou tel ministre, observe Isabelle Franck. Ils jouent le jeu pour leur notoriété et leur publicité personnelle. Cela offre un drôle de message, entre une logique d'aide individuelle et ponctuelle, certes médiatisée, et leur responsabilité de mener des politiques sociales ou économiques justes.* »

Le binôme « charité ou justice » est donc bien sensible. Longtemps cantonnée dans l'initiative privée, la charité aurait-elle changé de camp ? Et l'initiative publique, synonyme de recherche d'égalité et de mise en œuvre de dispositifs par lesquels l'État tenterait de réduire les inégalités sociales, serait-elle en train de céder ses derniers terrains, face au rouleau compresseur de ceux qui prônent moins d'État ou de la mondialisation déstructurant les droits sociaux et économiques ? La justice sociale mérite bien une mobilisation des individus, des associations et des pouvoirs publics, sans concurrence et sans dévier de leurs responsabilités initiales respectives. ■

📄 www.luttepauvrete.be

EN AVENT AVEC LES PLUS DÉMUNIS

Dire nous - Conjuguer des solidarités au présent est le titre de l'étude appuyant la campagne d'Avent 2019 de Vivre Ensemble qui invite aussi à soutenir quatre-vingt-six projets de lutte contre pauvreté et exclusions sociales en Wallonie et à Bruxelles. Cette étude est inspirée par des fresques murales du projet collaboratif mené avec la maison des jeunes *Les Récollets* et la Ville de Verviers. Et elle reprend des extraits de l'essai *Dire nous. Contre leurs peurs et les haines, nos causes communes* publié en 2016 par le journaliste français Edwy Plenel, directeur du journal en ligne *Médiapart*. « *Ces fresques, relève Catherine Daloze, en charge des études et analyses de Vivre Ensemble, parlent d'un "nous, horizons des possibles" qui dépasse la juxtaposition de "je" solitaires et les logiques des "eux contre nous" et "nous contre eux". Et parmi les "nous" de Plenel, ont été relevés le nous de l'égalité, celui des audaces démocratiques, sociales, écologiques et culturelles, ainsi que le "nous" des humanités conscientes.* »

À partir de ces trois axes et en dépassant les dérives des « nous excluants », il est question, sur cinquante pages illustrées et nourries par des témoignages d'acteurs de

terrain partenaires de l'ONG, d'une dizaine de « Nous solidaires » « *à vivifier et à faire connaître* » : « Nous combattants » pour habiter ensemble, « Nous familles », « Nous passants », « Nous connectés », « Nous les plus pauvres », « Nous politiques », « Nous accueillants », « Nous nomades », « Nous habitants de la Terre », « Nous générations » et « Nous associations ».

De son côté, *La Gazette de l'Avent* présente les quatre-vingt-six projets à soutenir en Wallonie et à Bruxelles pour leurs combats en faveur des droits humains. L'évêque de Liège, Mgr Delville, évêque référendaire pour Vivre Ensemble et Entraide et Fraternité, y écrit : « *le "nous" de la solidarité apparaît très concret dans les communautés chrétiennes anciennes et consiste à ce que chacun partage ses biens et son logement avec les pauvres pour créer une société juste. On veille à ce que chacun ait assez pour vivre décemment. C'est exactement ce que fait Vivre Ensemble.* » (J.Bd.)

Les Pistes pour un Avent solidaire, les quatre brefs *Contes d'Avent 2019* et d'autres informations sont disponibles sur le site

📄 www.vivre-ensemble.be

La griffe de Cécile Bertrand

VIVA FOR LIFE :
CHARITÉ PLUS QUE JUSTICE.



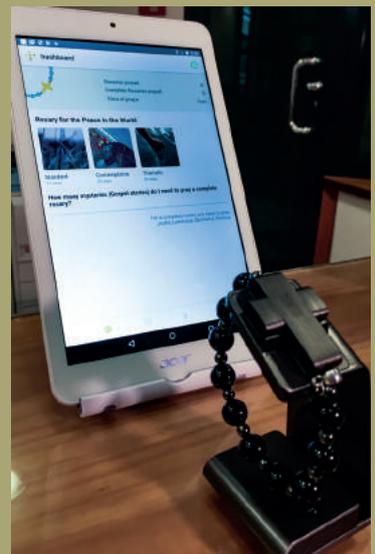
INDICES

PLURI-RELIGIEUX.

Un cours de dialogue interreligieux pourra désormais être enseigné au troisième degré des écoles publiques flamandes. Il remplacera une des heures prévues pour les cours de religion.

PIRATÉ.

Un chapelet relié à un smartphone, qui s'active quand on fait le signe de croix : avec le e-rosaire, étanche à l'eau et à la poussière, le Vatican croyait mettre au goût du jour une pieuse pratique pluricentenaire. Sauf qu'il n'a fallu que quelques minutes à un hacker pour pirater l'appli, vendue tout de même 99€, et en prendre le contrôle. La faille a été réparée.

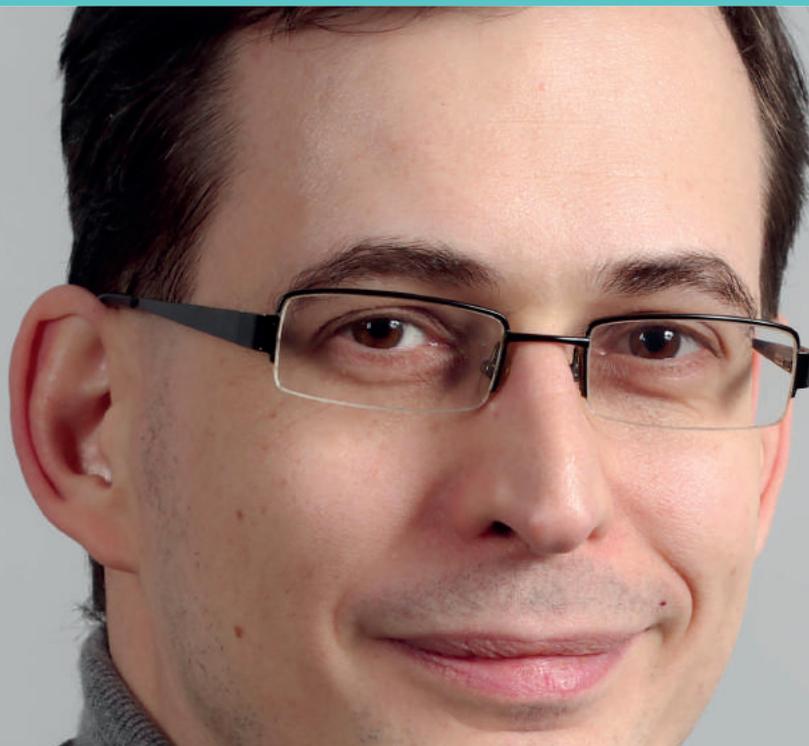


DÉDOMMAGÉS.

Toutes les victimes de prêtres français pédophiles recevront une « allocation de reconnaissance de la souffrance des victimes » de la part de l'institution. Elle concernera les victimes, indemnisées ou non, même pour des faits prescrits.

DIALOGUANT.

Jusqu'à fin 2021, la Conférence épiscopale allemande dialoguera avec la population autour de quatre thèmes : le pouvoir dans l'Église, le célibat des prêtres, la place des femmes et la morale sexuelle.

**NICOLAS SENÈZE.**

« Ils veulent avoir un prochain pape conforme à leurs rêves. »

Été 2018. Le pape François est en visite en Irlande. Avant de prendre un vol intérieur, les journalistes qui l'accompagnent découvrent une « bombe » lancée et publiée pendant la nuit par Mgr Viganò, ancien nonce aux États-Unis : le pape aurait couvert les agissements d'un évêque américain, Mgr McCarrick, auteur de crimes pédophiles. L'ancien nonce appelle le pape à démissionner. Lorsque la presse interroge François au sujet de cette accusation très grave, il refuse d'entrer dans la polémique, mais il ouvre une porte : « Vous êtes journalistes. Faites votre métier et vous verrez ce qu'il y a de vrai ou ce qu'il y a de faux dans ce que dit Mgr Viganò. »

C'est précisément ce qu'a fait Nicolas Senèze, correspondant permanent du quotidien français *La Croix* au Vatican depuis 2016, présent lors de ce voyage. Son enquête, *Comment l'Amérique veut changer de pape*, remet l'affaire en perspective, avec tous ses tenants et ses aboutissants. Un travail minutieux et bien documenté qu'il évoque pour *L'appel* : « Je voulais expliquer cette histoire, sans pour autant répondre pied à pied à l'accusation de Mgr Viganò, parce que cette démarche aurait épousé la même logique que l'accusateur. Ce que je refusais de faire. »

COUP DE BLUFF

« Je suis vaticaniste. Mon métier consiste à rendre compte de l'activité du pape, de la Curie, des personnes travaillant au Vatican, de l'Église universelle, des congrégations religieuses... Mon souci est de faire comprendre ce qui se dit et se fait au Vatican, en cherchant toujours à être le plus pédagogue possible. » Une juste place pour permettre de voir clair dans cette histoire.

« Le pseudo-scandale dénoncé par Viganò, poursuit le journaliste, est un écran de fumée. Une brèche dans laquelle s'engouffre l'ancien nonce, qui ne se soucie pas le moins du monde des abus sexuels et encore moins de leurs victimes.

L'homme est décrit, preuves à l'appui, comme un matérialiste, un voleur, un arriviste qui brigue les plus hautes fonctions pour les avantages qu'elles apportent. L'important, pour moi, a été de repérer les enjeux véritables de ce coup de bluff. Ce que certains catholiques américains, peu nombreux mais très puissants, veulent avant tout, et qui est polarisé par Mgr Viganò derrière des accusations infondées, c'est se débarrasser d'un pape qui les empêche de s'enrichir tranquillement. Ils détestent ce François qui ne cautionne pas leurs valeurs basées sur l'argent et le profit. »

THÉOLOGIE DE LA PROSPÉRITÉ

« Avec la crise des affaires de pédophilie aux États Unis, développe encore Nicolas Senèze, l'Église a perdu énormément d'argent. Ce sont de riches laïcs qui ont renfloué les caisses, entre les années 1990 et 2000, et qui financent pour une grande part le fonctionnement de l'Église de leur pays, avec une remontée importante vers le Vatican. Ils financent également des séminaires en Afrique. En retour, ces catholiques puissants voudraient imposer leur thématique morale et économique. Ils pensent avoir le droit d'orienter le fonctionnement de l'Église et exercent un chantage sur ce pape, en lui demandant de changer de discours. À force de grandes donations, ils ont acquis un véritable pouvoir que François a refusé. Formé par la spiritualité jésuite qui solidarise politique et spiritualité, le pape résiste à ces attaques et refuse le chantage au porte-monnaie. »

François rappelle sans cesse le lien nécessaire, ancré dans l'Évangile, entre foi et souci du laissé-pour-compte.

On s'interroge : de quoi est faite leur foi ? Parle-t-on bien là du Dieu de Jésus-Christ ? Le journaliste commence par nuancer le tableau des cathos américains. Ceux d'origine sud-américaine, majoritaires en nombre, sont très favorables à François,

Un livre-enquête de Nicolas Senèze

COMLOT AMÉRICAIN CONTRE FRANÇOIS

CHANTAL BERHIN

En 2018, la tentative de catholiques américains pour faire démissionner le pape a échoué. Aujourd'hui, ils manigancent pour sa succession, espérant orienter le prochain conclave. Que veulent-ils au juste ? Un journaliste le révèle.

lui-même latino. Mais ceux dont il est question ici, minoritaires mais très influents, sont l'illustration du rêve américain accompli par la « grâce de Dieu ». Un Dieu qui dit aux hommes : « *Enrichissez-vous !* ». Leur attitude procède de la théologie de la prospérité. Autrement dit, pour eux, la richesse est le signe que Dieu les approuve.

Or, le pape François dénonce cette attitude de supériorité et de négligence des plus faibles qui ne correspond pas au cœur du message de l'Évangile. Il rappelle sans cesse le lien nécessaire, ancré dans l'Évangile, entre foi et souci du laissé-pour-compte. La défense de la vie ne peut se limiter au refus de l'avortement et de l'euthanasie. Entre la naissance et la mort, il y a matière à défendre toute la vie. Le pape se bat aussi contre la peine de mort, contre le racisme, pour les droits des immigrés et de leur famille, pour la défense des pauvres, des chômeurs, des SDF et de toutes les victimes de la crise économique provoquée par « *l'idolâtrie de l'argent* ».

FAIRE LES POUBELLES

Il lutte encore contre le cléricalisme comme manière déviante de considérer l'autorité dans l'Église. Son discours énerve les riches catholiques américains qui défendent un catholicisme dur et moralisateur et s'étaient engagés contre Barack Obama et son « Obamacare ». Cette politique sociale s'attaquait directement au portefeuille des patrons, catholiques y compris, elle était en faveur d'une sécurité sociale étendue au financement de la contraception et de l'avortement. Une contribution inacceptable à leurs yeux.

Avec l'échec du pseudo-scandale lancé par Mgr Viganò, ses maîtres d'œuvre ont réalisé qu'ils ne pourront pas se débarrasser de François. « *Ils veulent donc avoir un prochain pape conforme à leurs rêves*, explique Nicolas Senèze. *Un pape faible et indécis, manipulable à souhait. Pour arriver à leurs fins, ils ont mis deux millions de dollars sur la table et engagé quarante enquêteurs*

pour "faire les poubelles" des cardinaux et les décrédibiliser par des documents compromettants au moment du conclave qui devra élire le prochain pape. Voilà comment l'Amérique veut changer de pape. » On nage en plein thriller... François réagit en refusant de céder aux insinuations et à la puissance des lobbys. Il approfondit la réforme, la rend irréversible et nomme des cardinaux qui y travaillent avec lui. Ce sont eux qui choisiront son successeur et feront, on peut l'espérer, échouer le complot.

Nicolas Senèze vient également de publier un *Guide étonné du Vatican* dans lequel il invite le lecteur à découvrir autrement le seul État au monde dont l'ensemble du territoire est entièrement classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. ■

Nicolas SENÈZE, *Comment l'Amérique veut changer de pape*, Montrouge, Bayard, 2019. Prix : 20,50€. Via *L'appel* : - 5% = 19,48€.

Nicolas SENÈZE, *Guide étonné du Vatican*, Paris, Salvator, 2019. Prix : 21,80€. Via *L'appel* : - 5% = 20,71€.

INDICES

RENTABILISÉS.

Suite au coût du terrain, la Wesleyan House Methodist International Church de Hong Kong a érigé un gratte-ciel-église de 21 étages. Il comprend : sanctuaire principal, bureaux, logements, salles d'activités, étages pour la chorale et pour les enfants, et une chapelle au sommet. Le tout sur 800 m².

RÉVOLUTIONNAIRES.

Ordination d'hommes mariés, création de nouveaux ministères, dont un pour les femmes dirigeant des communautés, diaconat féminin... Le synode sur l'Amazonie a fait des propositions secourantes marquant la fin d'une Église tournant autour du « saint prêtre », instituée par le concile de Trente (XVI^e siècle).



OPEN.

Les délégués de la Fédération des Églises protestantes de Suisse (FEPS) ont approuvé à une large majorité, début novembre, l'ouverture du mariage civil aux couples de même sexe.

RESPIRABLES.

Dans une église de Munich, mille radiographies de poumons ont pris la place des vitraux. Pour l'artiste Christophe Brech, c'est une métaphore de la vie : « *L'homme commence sa vie avec le premier souffle et la termine avec le dernier. Dieu respire en lui.* »

RENOMMÉES.

Les « Archives secrètes du Vatican » deviennent les « Archives apostoliques du Vatican », le mot « secret » ayant le sens de « caché », ce qui prêtait à confusion.

Délivrance de l'enfer afghan

UN ALLER SANS RETOUR POSSIBLE

Thierry TILQUIN

Menacé par les talibans, un adolescent afghan quitte son village sur les routes de l'exil. Après un voyage risqué de quatre mois à travers de nombreux pays, il se retrouve à Namur où il travaille et bâtit sa vie, avec l'espoir de fonder une famille.

Au pied de son appartement namurois, Ker discute avec un de ses amis afghans. Sourire aux lèvres, il lance : « Ah, voilà monsieur le curé ! » Il invite à monter au premier étage. Deux pièces un peu délabrées, un lit et sans doute une douche dans celle du fond ; un réchaud, un évier, un chauffe-eau, une petite table et trois chaises dans la pièce à l'avant. Accueil simple et chaleureux : « Tu veux un verre d'eau ? »

Ker provient de la région de Jalalabad en Afghanistan, à l'est de Kaboul, proche de la frontière pakistanaise. Une région régulièrement visée par des attentats. « Je viens de la campagne, raconte-t-il. Mes parents travaillent la terre. Ils ont un troupeau de vaches qui fournissent le lait et le fromage. Ils cultivent aussi des pommes de terre et des légumes. Le climat est très bon, meilleur qu'ici car il y a toujours du soleil et beaucoup d'eau. Dans les montagnes, en hiver, il y a aussi de la neige. J'ai deux sœurs et un frère. Mon neveu, le fils de mon frère, est arrivé en Belgique depuis quelques mois. Il est dans un centre Fedasil à Bruxelles. »

Dès son arrivée à Namur en 2012, Ker apprend le français. Il parle un peu l'anglais et trois langues afghanes. « C'est un peu comme chez vous avec le français, le flamand et l'allemand. »

VOYAGE FORCÉ

« Quand je suis parti seul de chez moi, j'avais seize ans, poursuit le jeune Afghan. Maintenant j'en ai vingt-quatre. Mes parents n'étaient pas du tout contents de me voir partir. Mais j'ai dû quitter à cause de la guerre. Dans notre village, les talibans venaient le soir et la nuit nous questionner et nous menacer avec leur kalachnikov à cause de mon frère qui travaillait avec l'armée américaine. » Le voyage de Ker a duré plus de quatre mois. Dur et risqué.

« J'ai fui par l'Iran et la Turquie, puis par la Grèce. Je suis passé à pied d'Afghanistan en Iran. J'ai ensuite pris une voiture jusqu'à la frontière turque. On a marché dans la montagne pendant une nuit pour passer en Turquie. Des policiers iraniens nous ont tiré dessus. Certains ont fait demi-tour. Moi, j'ai couru sans me retourner. De l'autre côté, des voitures attendaient pour nous amener près de la ville de Van. On s'est reposé un peu. Puis on a pris le bus pour rejoindre Istanbul. Deux semaines plus tard, nous avons tenté le passage vers la Grèce. »

« Des policiers iraniens nous ont tiré dessus. Certains ont fait demi-tour. Moi, j'ai couru sans me retourner. »

On a quitté Istanbul à minuit. À six heures, nous sommes arrivés devant une rivière. »

Il s'agit du fleuve Évros. Son cours tortueux et parfois puissant descend des montagnes pour se jeter dans la mer Égée cent-cinquante kilomètres plus bas. Il dessine ainsi la frontière entre la Turquie et la Grèce. Pour les migrants qui veulent entrer dans l'Union européenne, c'est une voie de tous les dangers. Ils embarquent sur de frêles esquifs ou se jettent à l'eau pour rejoindre l'autre rive à la nage. Des centaines d'entre eux – des familles entières parfois – y ont laissé leur vie. Morts de froid ou par noyade. Ker est monté dans un kayak avec sept autres migrants, des Afghans comme lui, mais aussi des Pakistanais et des « noirs ». S'ils sont tombés dans l'eau froide, ils sont tout de même arrivés à bon

port de l'autre côté. « On était plus de cinq cents à vouloir traverser... »

TRAFIC HUMAIN

Ker est resté trois mois en Grèce. « Nous logions à trois dans une maison vide à la campagne. Nous avons acheté de quoi cuisiner et manger. Puis j'ai décidé de venir par ici. J'ai pris un camion qui est monté dans un bateau pour rejoindre Bari, au sud de l'Italie. Nous étions quatre, cachés au-dessus du chauffeur. » Chacun avait déboursé cinq mille euros pour effectuer la traversée. « On était serrés. On avait chaud. C'était en juillet. » Tout au long de ce voyage, la faim guettait aussi. « Si le conducteur n'amène rien à manger, tu n'as rien, parfois pendant deux jours. »

Une fois largué en Italie, il faut se débrouiller. Les passeurs ont disparu. « Nous avons pris le train jusque Milan, puis on est passés en France par la montagne, à Ventimiglia. À Nice, on a pris un autre train vers Paris, puis vers Bruxelles. » C'est plus facile et plus rapide. Mais on peut toujours se faire contrôler et arrêter.

À la gare de Bruxelles, Ker s'est retrouvé seul, ne sachant où aller. Il a demandé à des passants où se rendaient les demandeurs d'asile. « Les gens m'ont montré. J'y suis allé et je me suis retrouvé dans le centre Fedasil de Florennes pendant un an. » Après les interviews et les démarches auprès du Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides, Ker a obtenu des papiers qui lui ont permis de s'installer à Namur et de chercher du travail.

FONDER UNE FAMILLE

Inscrit au CPAS, il a commencé une formation de peintre. « La Ville m'a pris comme article 60. Quand ils ont vu que je travaillais bien, ils m'ont engagé comme salarié. » Le parcours de migration de Ker lui a coûté douze mille euros dont se sont enrichis les différents passeurs bien organisés. Où trouver une telle somme ? « Mon frère avait un peu d'argent. Il me l'a donné à mon départ. Puis, il m'en a envoyé au fur et à mesure. Je ne sais pas comment il a fait pour l'obtenir. Aujourd'hui, c'est moi qui envoie de l'argent à ma famille avec ce que je gagne. C'est notre culture, et on ne peut pas oublier sa culture. »

Ker n'est jamais retourné dans son pays d'origine. Il n'a pas l'intention de rentrer, sauf pour une visite. « Ma vie est ici. Là-bas, c'est la guerre. Les talibans sont toujours là. Ici, j'ai un boulot, je suis bien accueilli. Et j'aime bien les gens d'ici, j'aime bien mon chef et mes collègues. Ils sont sympas et moi, je suis sympa avec eux. Si tu es gentil, les gens seront gentils avec toi. Je n'ai pas envie de perdre ça. » Ker fréquente de temps à autre la mosquée turque. « J'y vais le vendredi, si c'est possible à cause de mon travail. Je suis musulman, mais je ne fais pas la prière chez les gens. Je la fais ici de temps en temps. » Ker désigne le petit espace réservé à cet effet dans son studio.

« Depuis deux mois, j'ai la nationalité belge », s'exclame-t-il en sortant son portefeuille. Il montre fièrement sa carte d'identité belge avant de poursuivre : « J'attends que mon neveu obtienne ses papiers puis je prendrai un appartement avec lui. Je voudrais fonder une famille parce que vivre sans famille, c'est difficile. Cela me manque ici. J'ai juste des amis. J'aimerais bien aussi ramener mon frère par ici car sa vie est menacée. » ■



CATHERINE SACRÉ.

Elle accueille tout le monde : enfants, handicapés et personnes en difficulté.

Matin pluvieux sous un ciel d'automne. Des terres cultivées et des prés à perte de vue. On dirait que le ciel touche terre. Au centre du village de Migneault, section de la ville du Rœulx, dans le Hainaut, une petite rue à gauche semble ne mener nulle part. Un panneau « Excepté circulation locale ». En dessous, une flèche indique « Ferme de Cantraine ». La route longe une épaisse muraille de végétation recouvrant une ancienne voie de chemin de fer désaffectée. Soudain, une trouée apparaît, sorte de pont-levis entre un ici et un ailleurs. Le visiteur aperçoit alors une ferme en carré si caractéristique de la région. Dans les pâtures toutes proches, des chevaux paissent. Une petite mare, des canards et des oiseaux de basse-cour. Quelques chèvres aussi. Au bout du chemin, le bâtiment agricole planté là, solide, immuable endroit où chacun retrouve soudain ses racines et son âme d'enfant émerveillé. Un vaste portique ouvre sur une cour pavée. Un corps de logis, des écuries, une grange et un petit magasin qui propose des produits de la ferme : légumes, œufs, produits laitiers frais ou transformés.

UN ACCUEIL TRÈS LARGE

C'est là que Catherine Bruyère accueille à la fois le tout-venant de passage et le client fidèle appelé par son prénom. Dehors, dans la cour, surgit un groupe équipé de paniers remplis d'œufs ramassés ou du lait cherché directement à l'étable où a eu lieu la traite. Ce sont des bénéficiaires de l'accueil à la ferme.

« Il est capital de permettre la rencontre entre les gens et la ferme qui produit ce qui les nourrit, explique l'agricultrice. Retrouver les bases de la terre, qu'on a un peu perdues. C'est par exemple le sens premier de la ferme pédagogique qui fait découvrir ce type d'endroit à des enfants qui en parleront à leurs parents. De plus, étant éducatrice de formation, je me suis toujours intéressée à la personne handicapée. J'ai donc tenu à pratiquer aussi ce type d'accueil qui

est très important pour eux et pour nous. C'est enrichissant pour tout le monde. »

Son travail d'agricultrice est très prenant, il y a tant de travaux à accomplir. D'autant que la Ferme de Cantraine est aussi un lieu de fabrication et de transformation. Elle a peu de temps, dès lors, à consacrer à cet accueil. C'est pourquoi Catherine - comme tout le monde l'appelle - a confié ce secteur à Harmony Westerlain. « Elle habitait près de la ferme et, déjà toute petite, elle venait y passer des moments qui sont restés pour elles des expériences essentielles de rencontre et de découvertes. Aujourd'hui, elle est comme une petite sœur pour moi. J'ai totalement confiance en elle et, ensemble, nous réalisons cette volonté d'ouverture du monde agricole avec tout ce qu'il peut apporter. »

ACTIVITÉS DIVERSES

Pour découvrir le lieu où Harmony accueille ses visiteurs, il suffit de suivre les indications « N'AIR J ». « N » pour nature, « Air » qui semble si évident ici, et « J » pour jeunes. Ou « joie », souffle-t-elle. Aujourd'hui, une petite dizaine de fermiers d'un jour compose le groupe qu'elle accompagne. « Ils sont accueillis dans un centre spécialisé et viennent ici un jour par semaine. On leur offre toutes sortes d'activités, comme la cuisine avec la recherche des ingrédients nécessaires. Ou la découverte du soin aux animaux. » Pendant qu'Harmony, en marchant, raconte son quotidien avec les groupes qu'elle reçoit, une bénéficiaire, accroupie près d'un clapier, s'occupe des lapins, leur donne à boire et à manger, les caresse longuement en nettoyant leurs cages. « Il est important pour elle de pouvoir à son tour prendre soin d'un être vivant. Le rapport entre ces personnes et l'animal est très fort et très profond. Elles peuvent prendre un temps fou avec lui. »

La petite troupe grimpe les escaliers qui conduisent au local perché au-dessus d'un vaste hangar. Le plafond est bas.

Insertion sociale à la ferme

CULTIVER LE SENS DE LA VIE

Christian MERVILLE

Le jeune Ahmed, le dernier film des frères Dardenne, a donné l'occasion au grand public de découvrir « l'accueil à la ferme » qui permet à des personnes en difficulté sociale ou en manque de repères de s'y ressourcer.

Attention la tête ! Chacun se met à l'ouvrage. Les légumes sont épluchés, découpés et mis à cuire en suivant une excellente vieille recette. Le lait, les œufs et la farine - en circuit extra court ! - serviront pour le dessert : des crêpes au sucre.

ALLER À L'ESSENTIEL

Avant de travailler ici, Harmony donnait des cours de danse dans un centre spécialisé. Un jour, elle invite ses pensionnaires dans cette ferme qu'elle connaît en voisine. Voir l'une d'entre elles déclarée autiste prendre un balai et se mettre à nettoyer un box de cheval est un déclic pour elle. Elle constate combien une ferme peut être un lieu particulier pour s'épanouir autrement. Une manière toute naturelle de revivre. Elle en parle à l'éducateur qui l'accompagne.

À partir de cet événement, ils organisent des visites plus fréquentes. Avec l'accord des agriculteurs, elle fonde une association grâce

à laquelle elle pratique cette activité de manière professionnelle.

Tandis qu'elle évoque ses débuts, un bénéficiaire rejoint le groupe. Il revient du hangar où il a passé la matinée à « réparer » les tracteurs. « Lui, on le connaît bien au centre, sourit l'animatrice. Il passe son temps à monter et démonter tout ce qui lui tombe sous la main. Alors, quand il a vu l'atelier où on répare les tracteurs... » Accueillir les personnes pour ce qu'elles sont, rejoindre leurs pré-occupations et les rencontrer au cœur de ce qu'elles vivent au plus profond d'elles-mêmes est la philosophie de l'association. Aller à l'essentiel dans ce lieu où l'on touche du doigt le vrai de la vie, ce qui la nourrit et ce qui lui donne sens.

Une des cuisinières du jour demande si on peut monter à cheval aujourd'hui. Car Harmony se forme également à l'hippothérapie. « Le cheval possède ce sixième sens qui lui permet d'entrer en contact direct avec ceux et celles qui l'approchent.

Il faut être naturel avec lui, sans aucun chichi. Être soi tout simplement, s'accepter comme on est. »

Tout paraît si simple pour cette jeune femme enthousiaste. Elle reconnaît combien les formations dont elle a bénéficié auprès de l'ASBL Accueil Champêtre en Wallonie, devenue il y a peu la Plateforme Wallonne de l'Agriculture Sociale, lui ont été d'une grande aide et la garantie d'avancer toujours dans la bonne direction. Cette association partage aussi les expériences de ceux et de celles qui, par leurs actions locales, redonnent à chacun une manière naturelle de reprendre pied sur terre grâce à ce lieu de vraie vie qu'est la ferme. Retrouver un équilibre perdu à travers la relation avec l'animal, avec la terre, par des gestes simples et naturels qui rendent confiance en soi dans une relation avec la différence. Le travail au quotidien pour tous ceux qui, comme Harmony, sont des accueillants à la ferme. ■

www.accueilchampetre-pro.be
asblnairj@gmail.com

Femmes & hommes

ALAIN DE RAEMY.

Évêque rattaché au diocèse de Suisse romande, il s'est fait harceler pendant un an par une quadragénaire roumaine, follement éperdue de lui. Le prélat ayant porté plainte, l'amoureuse a été condamnée à trois mois de prison ferme.

MARY MCALEESE.

Cette Irlandaise, à la tête de son pays de 1997 à 2011, réclame la fin de la misogynie dans l'Église catholique, en commençant par l'autorisation du diaconat pour les femmes.



KAYLA JEAN MUELLER.

Le raid qui a éliminé le dirigeant de l'État islamique portait comme nom de code celui de cette humanitaire Américaine, enlevée et assassinée par les djihadistes en 2015, la jeune femme refusant d'abjurer sa foi chrétienne.

RON GARNER.

Pasteur de la Wantagh Memorial Congregational Church, (État de New York), il utilise le panneau lumineux de son église pour lutter contre les préjugés. On a pu y lire : « Dieu préfère les bons athées aux chrétiens haineux », « Jésus avait deux papas et il a plutôt bien tourné » ou « La Sainte famille, c'était des réfugiés ».

FRÉDÉRIC DEBUYST.

Professeur à l'UCLouvain et président d'Entraide et Fraternité, où il avait appuyé la cogestion pratiquée au sein de cette ONG, il est décédé à l'âge de 88 ans.



Entretien : Frédéric ANTOINE et Paul FRANCK

Nouvelle ministre de la Culture, de la Petite enfance, des Droits des femmes, de la Santé et des Médias de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Bénédicte Linard est d'abord une femme marquée par ses valeurs. Si, à 43 ans, cette élue Écolo a accepté ces hautes responsabilités politiques, c'est au nom de son souci pour l'humain. Et pour poursuivre les engagements qui ont marqué toute sa vie, de son enfance anderlechtoise à son échevinat à Enghien, en passant par son job de prof à l'Institut des sœurs de Notre-Dame, rue de Veeweyde.

Bénédicte LINARD

« JE NE POURRAIS PAS NE PAS ÊTRE ENGAGÉE »

— *Il y a quelques années, vous aviez déclaré que ce qui comptait pour vous était l'enseignement, et que la politique ne serait qu'un passage dans votre existence. Diriez-vous encore la même chose ?*

— J'ai toujours voulu m'engager dans des combats. Être enseignante était une forme d'engagement. Dans mon école, j'étais directement impliquée dans des projets concrets, par exemple en faveur de la Birmanie ou de la solidarité avec les plus précarisés. Coordinatrice des voyages des quatrièmes, je proposais aux jeunes d'expérimenter des activités qu'ils ne connaissaient pas et de rencontrer des personnes qu'ils n'auraient jamais pu croiser : des migrants, des réfugiés, des membres d'ONG... Au fil du temps, je me suis prise au jeu de la politique, en me disant qu'elle pourrait peut-être aussi s'avérer un outil d'engagement. Aujourd'hui, j'en suis sûre : elle est un moyen et non une fin en soi. Je me suis alors construit un bagage en politique et j'ai porté mon engagement à ce niveau. Cela fait dix ans que je ne n'enseigne plus. Ces quatre dernières années, j'étais échevine à Enghien, chargée de matières en lien avec les relations interpersonnelles, le développement personnel et le collectif. Une autre manière de porter mon engagement. Aujourd'hui, mon parcours m'amène à un poste ministériel. Je ne sais pas où je serai dans dix ans. Peut-être plus du tout en politique. Mon objectif n'est pas de faire carrière, mais, dans ma vie, de pouvoir porter des engagements et essayer d'améliorer un peu le monde et le quotidien des gens qui le peuplent. Je ne pourrais pas ne pas être engagée, cela me paraîtrait dingue.

— *D'où vous vient cette volonté de vous engager ?*

— Il y a bien sûr une question de tempérament et de préoccupations personnelles, mais je ne peux pas faire l'impasse sur l'apport de mes parents. Mon papa qui, jeune, avait choisi d'accomplir un service civil, et était actif dans une ONG. Grâce à lui, les questions des relations Nord-Sud et des inégalités peuplaient mon quotidien. Ma maman, infirmière, était enseignante dans une école technique et professionnelle de Cureghem, quartier précarisé d'Anderlecht. Inévitablement, cela vous bâtit une vision du monde qui donne envie soit de s'enfuir, soit d'y mettre sa patte. J'ai aussi passé dix ans au patro, puis j'ai été animatrice chez les scouts. Les mouvements de jeunesse ont forgé ma vision de certaines valeurs, comme la solidarité ou la coopération, qui se vivent là concrètement. Je suis imprégnée par ces valeurs qu'on partageait dans ma famille et que j'ai retrouvées partout au cours de ma vie d'adulte.

— *Cependant, vous n'avez pas accompli des études sociales...*

— Dès ma troisième humanité à l'Institut des sœurs de Notre-Dame, rue de Veeweyde, je savais que je serais enseignante, car je me sentais assez douée en pédagogie. J'ai donc étudié les langues romanes, d'abord à St-Louis (Bruxelles), puis à Louvain-la-Neuve. L'engagement y est

vite revenu à travers le mouvement étudiant. Présidente des étudiants de St-Louis, j'ai milité avec ma copine Émilie Hoyos pour que nous puissions rejoindre la FEF, la fédération qui commençait à regrouper tous les étudiants. Ensuite, avec une équipe, nous l'avons dirigée.

— *En sortant de l'UCL, vous voulez vous installer au Québec. Pourquoi ?*

— Avec mon mari, nous avons visité la « Belle Province » pendant nos vacances, et on avait apprécié. On s'est alors dit : on est jeunes, n'est-ce pas le moment de tester quelque chose ? On a tout vendu, donné ce qui restait, on est partis sans rien, avec trois malles et deux valises. Et on a découvert. Une connaissance nous a logés, puis j'ai cherché un travail et je suis tombée par hasard dans le milieu du cinéma. J'ai été l'adjointe des patrons d'une maison de production. La productrice était la femme du réalisateur Denis Arcand qui tournait *Les Invasions barbares*. Passionnant ! J'ai découvert un monde que je ne connaissais pas. Nous sommes ensuite revenus par choix, notamment parce que nous étions devenus parents et que les racines familiales étaient loin. En revenant du Québec, j'ai enseigné dans l'école où j'avais été élève. Des matières diverses, mais essentiellement le français. J'ai aussi donné des cours de religion.

« La question du sens est au cœur de mon engagement. On est tous sur terre pour quelque chose. »

— *C'est alors que vous découvrez la Wallonie...*

— Nous avons acheté une maison à Enghien. Pas par choix spécifique, mais parce que nous voulions en habiter une avec jardin, ce qui est difficile à trouver à Bruxelles. Je suis très heureuse d'avoir découvert cette ville, et j'y suis très ancrée. Parfois, les Bruxellois ne savent rien de la Wallonie et vice-versa. J'aime beaucoup le côté hybride de cet alliage d'avoir vécu une moitié de ma vie d'un côté et l'autre moitié de l'autre. Cela constitue un plus dans mon parcours.

— *Et c'est là que l'envie d'engagement se réveille...*

— Mes parents étaient proches d'Écolo, mon parrain aussi. Je me sentais proche des valeurs écologistes de justice sociale, de solidarité et de préservation du milieu dans lequel on vit, de l'environnement, et donc de la santé. Je savais qu'un jour je m'engagerais probablement à Écolo. J'ai commencé par me rendre à ses rencontres écologiques d'été. Ce que j'y ai vécu m'a parlé. Il y avait quelque chose qui se passait en matière de collaboration, d'intelligence collective... qui n'existe pas à ce point-là dans d'autres partis. Une façon de travailler et de porter un idéal qui est très enthousiasmante. Deux mois après, je rejoignais la section locale d'Enghien. Et, en 2009, je me présentais pour la première fois aux élections régionales, comme suppléante.

— **Après un passage au cabinet de Jean-Marc Nollet, vous deviendrez députée wallonne, puis échevine. Comment arrivez-vous à votre poste de ministre ?**

— Lorsque commencent les négociations pour la formation du gouvernement, j'y participe en fonction de l'expertise que j'avais gardée dans le dossier enseignement. Mais la personne en première ligne à ce sujet, ma collègue Barbara Trachte, devient secrétaire d'État à Bruxelles. Il faut la remplacer au pied levé. Deux jours après sa désignation, je pars pour une journée de quinze heures de négociations. Que j'ai portées jusqu'au bout. Il y avait donc du sens à ce que l'on m'attribue un ministère, d'autant qu'on veillait à ce que, parmi les ministres, il y ait des femmes, et pas seulement des hommes. Une nouvelle fois, à l'origine je n'étais pas choisie pour ce poste et j'ai fini par l'avoir suite à des circonstances particulières que

je n'avais pas imaginées au départ.

« Mon objectif n'est pas de faire carrière en politique, mais d'essayer d'un peu améliorer le quotidien des gens. »

— **Pas frustrée de ne pas avoir l'enseignement ?**

— Je suis très heureuse de mes compétences ministérielles. Elles ont toutes un lien avec des leviers possibles, entre autres pour la préservation de la démocratie et la lutte contre les inégalités. Avec mes deux col-

lègues qui ont des compétences sur l'enseignement, nous avons décidé de travailler ensemble, car il y a des liens forts entre nos matières. Par exemple à propos de l'éducation aux médias. Le problème touche toutes les générations. Il faut donc l'aborder de manière collaborative. Toute ma vie professionnelle m'a démontré qu'on est bien plus efficaces quand on travaille ensemble.

— **Vous êtes ministre des Médias, de la Culture, de la Santé...**

— ... et du droit des femmes ! Cette compétence me tient fort à cœur. Depuis que je suis ministre, je mesure l'étendue des besoins à ce propos dans les différents secteurs où je vais travailler. On est actuellement dans un *momentum* où les femmes sont prêtes et les hommes beaucoup plus prêts à donner aux femmes la place à laquelle elles ont droit. Je vais aussi investir au maximum dans la prévention des violences faites contre elles. Puis j'ai aussi comme portefeuille celui de la petite enfance et, dans ce dossier, j'ai récupéré la compétence sur les droits de l'enfant, qui relevait d'habitude du ministre-président. Là aussi, il y a des choses à faire, par exemple pour les enfants qui se trouvent en Syrie.

— **Vous avez déjà pris position sur ce dossier...**

— Je n'aime pas être dans des zones de confort. Si je dois en sortir et peut-être en prendre pour mon grade, ce n'est pas grave, à condition d'avoir pu faire mon boulot correctement. Quand j'ai pris position sur le rapatriement des enfants belges en Syrie, j'ai reçu des messages racistes, des réactions fortes... J'ai une carapace, cela me passe vraiment au-dessus de la tête. Mais, à côté de cela, ce message a été entendu. Il était important de réaffirmer que la vie d'un enfant est sacrée. On ne joue pas avec cela. Je suis engagée par rapport au monde qu'on veut laisser à nos enfants, mais je me demande aussi quels enfants on veut laisser à notre monde. Abandonner des enfants dans des camps est inhumain. Ne faut-il pas leur donner l'occasion de reprendre une place dans une vie normale ?

— **Chez Écolo, certains ne cachent pas leurs convictions philosophiques ou religieuses. Et vous ?**

— La richesse d'Écolo est de pouvoir compter sur des gens aux profils diversifiés, mais qui se retrouvent tous autour d'un même objectif et d'un même idéal. Personnellement, mes convictions sont surtout empreintes de valeurs, qui régissent tant ma vie privée que professionnelle. Une de ces valeurs est l'ouverture. Une partie de ma famille est de convictions catholiques. Je ne partage pas ces convictions religieuses, je n'en ai pas à proprement parler. Mais nous partageons tous les mêmes valeurs. Nos deux mondes se rencontrent régulièrement, et de manière très positive.

— **Mais vous avez une culture, une éducation religieuse, et vous avez été professeur de religion...**

— Bien sûr, j'ai une culture chrétienne. Jeune, j'ai entamé un parcours dans le monde catholique. Mais je ne suis pas croyante. J'en ai informé les autorités du diocèse quand on m'a demandé de donner des cours de religion, en précisant que je partageais des valeurs humanistes, proches des valeurs chrétiennes, mais sans être croyante. J'ai eu blanc-seing pour donner cours. Le programme de religion en secondaire est très intéressant de ce point de vue. En donnant ce cours, je ne me sentais ni trahie, ni en train de trahir quoi que ce soit.

— **Vous interrogez-vous de temps en temps sur le sens de la vie ?**

— Régulièrement. Je suis profondément humaniste. La question du sens est au cœur de mon engagement. On est tous sur terre pour quelque chose. Si j'y suis, c'est pour améliorer le quotidien des uns et des autres. Là se trouve le sens de la vie : en même temps prendre sa part de responsabilités face au devenir du monde et profiter de l'existence. En y trouvant du plaisir. Cela balise tout le champ de mon action, que ce soit au quotidien avec mes enfants, dans mes activités professionnelles ou dans mes relations avec les gens. On a tous une raison d'être là, et on doit aussi pouvoir rendre ce que l'on reçoit.

— **À quoi jugerez-vous que vous aurez réussi votre vie ?**

— Je ne jugerai pas. Je prends les choses comme elles viennent. J'assume mes responsabilités et, en même temps, je retire beaucoup de plaisir de ce que je fais. Je préfère travailler au quotidien sur tout ce sur quoi j'ai pris. Je ne suis pas très à l'aise avec la fin de vie. L'existence passe trop vite. La mort ne me met pas mal à l'aise, mais bien la vieillesse. Je suis quelqu'un qui bouge tout le temps, mets beaucoup d'énergie dans de nombreuses choses. J'ai peur d'un jour perdre une partie de cette énergie.

— **Que redoutez-vous le plus ?**

— La souffrance. Surtout celle de mes enfants, de ma famille. J'ai une grande famille, et des relations familiales fortes. On est tous très proches. La souffrance de l'autre peut faire très mal. C'est une des choses qui me touche le plus, car l'empathie fait partie de ce que je suis. Parfois, cela peut être une bonne chose. À d'autres moments, c'est beaucoup plus compliqué à gérer. Si je m'engage, c'est aussi à cause de la souffrance. ■

L'intégralité de l'entretien avec la ministre Bénédicte Linard est consultable sur le site internet de *L'appel*, rubrique « les plus de *L'appel* » : www.magazine-appel.be

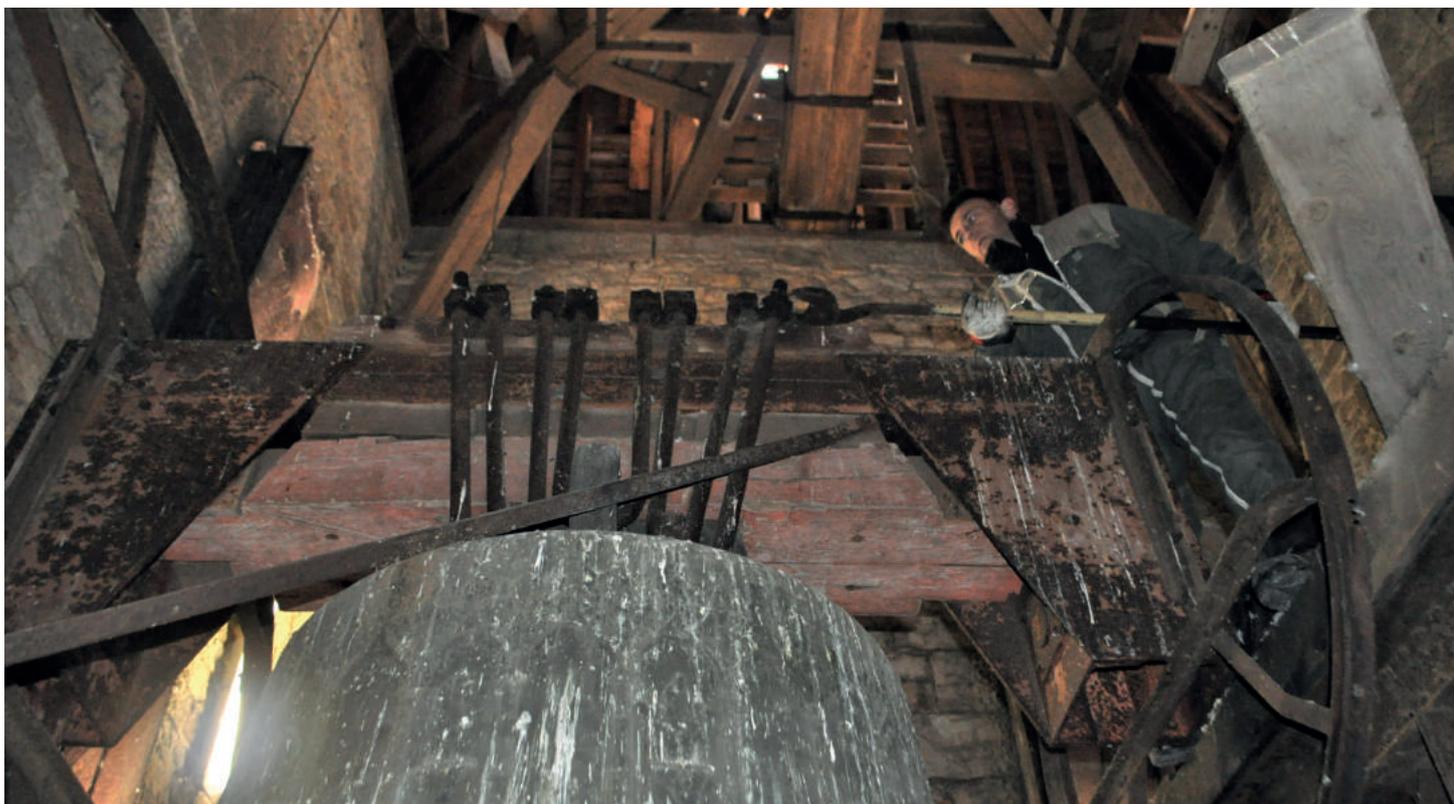


Olivier Baudri, artisan campanaire

L'ACROBATE DES CLOCHERS

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ

À Tellin, pays des cloches, une dernière entreprise familiale locale perpétue le métier de campanaire. Depuis 1990, Olivier Baudri fabrique des cloches, entretient les mécanismes, restaure des cadrans ou répare des carillons. Son univers – souvent en altitude –, ce sont les clochers et les tours d'église. Électromécanicien de formation, il a d'abord travaillé pour une firme, puis il a effectué une sorte de compagnonnage à Strasbourg dans l'entreprise Voegelé. À deux pas de son atelier, il a racheté une ancienne fonderie pour y installer un musée.



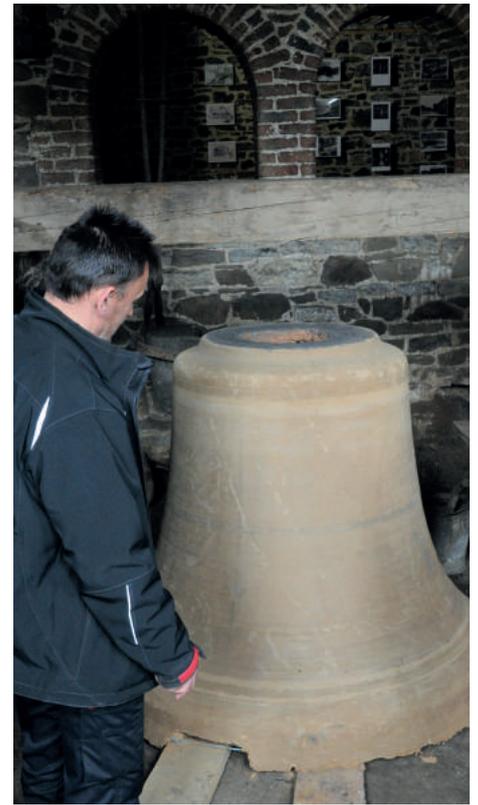
DANS LA TOUR NORD DE MAREDSOUS.

Le bourdon de Maredsous fait 7,1 tonnes. Coulé en 1947, c'est la plus grosse cloche fondue à... Tellin, lorsque la fonderie Causard-Slegers fonctionnait. Pour accéder presque au sommet des tours de cinquante-quatre mètres, il faut emprunter un premier escalier en bois, puis quatre volées d'échelles métalliques. Les matériaux et les outils doivent être montés à la corde. Dans la tour sud (droite), ce sont cinq plus petites cloches qui rythment les offices de l'abbaye. Olivier Baudri vient y faire l'entretien une fois par an.



MASTODONTE DE BRONZE.

Presque au sommet de la tour, le vent et le froid se ressentent. Les pigeons, locataires perpétuels de ces endroits, s'effrayent à l'arrivée d'Olivier. Les traces de fiente sont partout. Finies les cloches bien brillantes... Après le resserrage des boulons des brides qui soutiennent la cloche, c'est le graissage des engrenages et la vérification générale. Sous la cloche, Olivier Baudri et son fils contrôlent le battant. À lui seul, il fait trois cent cinquante kilos.



À L'ATELIER DE TELLIN.

Si l'essentiel de son travail consiste à installer ou entretenir les cloches et les systèmes de commande sur près de quatre cents sites, Olivier Baudri fabrique aussi des cadrans. Le travail de finition des petites cloches ou des battants se fait avec une meuleuse. Pour lui, une belle cloche ne tient pas d'abord au son qu'elle produit, mais plutôt aux motifs décoratifs qui l'ornent. « *Une cloche sans inscriptions est une cloche sans âme.* » Aujourd'hui, les coulées se font plus rares. Pour cela, le campanaire retourne chez Voegelé à Strasbourg, où il doit parfois séjourner une semaine ou deux.

COULÉE SUR SITE.

Au Musée de la Fonderie de Tellin, la fausse cloche d'Arlon vient d'arriver. Il s'agit du moule restant de la nouvelle cloche de l'église Saint-Martin de la cité ardennaise, coulée sur site en septembre dernier. Olivier a participé à ce travail réalisé par l'entreprise Voegelé. Un an auparavant, en novembre 2018, il avait fait une coulée sur site à Martelange, pour le carillon.



LE MUSÉE DE LA FONDERIE.

Pour éviter que l'ancienne fonderie Causard (qui a fonctionné de 1832 à 1970) ne devienne un gîte touristique, et pour conserver ce patrimoine industriel exceptionnel, Olivier Baudri a racheté le bâtiment en 2013. Il a confié la gestion de ce qui est devenu un musée à l'ASBL Tellin-Fonderie. Passionné par son métier et le savoir-faire qu'il veut transmettre, il conclut : « *Je viens de restaurer un cadran de 1734. Il est reparti pour deux cents ans ! Moi, je ne répare pas avec des pièces en plastique.* »

« Voici ce que je vous annonce... » (Luc 2,10)

PAS NÉ

D'UN PRÊTRE !

Gabriel RINGLET



Jésus aurait très bien pu naître d'un prêtre, comme Jean-Baptiste. Mais c'est très loin du cléricisme qu'il est venu au monde.

Un jour de Noël, lors d'un grand rassemblement du guidisme international, Jean Debruyne, prêtre de la mission de France et poète enchanteur du texte biblique, s'est adressé à des milliers de guides en leur disant, sans crier gare : « *La bonne nouvelle de Noël, la grande joie annoncée par l'ange aux bergers, c'est que Dieu n'est pas né d'un prêtre !* » Je n'ai jamais oublié. Et cette phrase me poursuit encore aujourd'hui : Dieu n'est pas né d'un prêtre. Jean Debruyne ne se moquait pas. Il ne voulait surtout pas provoquer toutes ces jeunes filles et femmes dont il prenait grand soin. Et d'ailleurs, ce qu'il souhaitait souligner était très encourageant : Dieu est né chez un menuisier-charpentier tellement proche de notre quotidien. Ce qui fait dire à Jean Grosjean que « *tout ce qu'il y a de manifestable en Dieu s'est employé à équarrir les charpentes* ».

LE CIEL DANS LA RUE

Et pourtant, Dieu aurait très bien pu naître d'un prêtre. Il aurait pu naître au Temple, et voir le jour dans ce système cléricale très élaboré, au milieu des grands prêtres et d'une foule de petits prêtres. Devenir grand prêtre, il avait peu de chance, parce que, pour cela, il fallait provenir d'une famille sacerdotale. Mais devenir « petit prêtre », pourquoi pas ? Avec le piston de Zacharie par exemple, le père de Jean-Baptiste, qui lui était prêtre.

Mais non ! Jésus n'est pas né d'un prêtre, mais d'un couple qui a pris le risque de se faire excommunier. Nous oublions un peu vite que, pour Marie et Joseph, la naissance de leur fils fut une rude épreuve, qu'ils ont dû faire face à beaucoup d'hostilité, et qu'au dé-

part, rien n'était gagné. Cet acte de transgression, la « sainte famille » le pose à un moment où tout craque de tous les côtés. Un pays occupé, une population divisée, des sectes, des attentats, des lâchetés, des résistances, des héroïsmes... Et c'est au milieu de toute cette ambiguïté que le ciel descend dans la rue et « *se chausse avec nos chaussures de tous les jours* », dit encore Jean Debruyne.

VOIR GRAND

Aujourd'hui aussi, ça craque de tous les côtés. La crise migratoire, la fracture sociale, l'ampleur des populismes, le cynisme des extrêmes-droites, le développement des intégrismes sans complexe nous le rappelle tous les jours. Mais en ce temps-là, le petit groupe des « Pauvres de Yahvé », auquel Marie et Joseph appartenaient, a entendu un craquement intérieur. Ils ont osé chanter, à travers le Magnificat, leur foi dans le surgissement d'un monde différent. Et ce fut une grande joie qui s'est exprimée dans la naissance d'un enfant.

« *L'enfant de Bethléem n'est pas notre enfant* », affirmait un jour Frère Jean-Yves Quéllec. Même si nous l'aimons de toutes nos forces, précisait-il. Il est l'enfant du monde. Il est la germination de Dieu. Et son nom – littéralement « Dieu sauve » – ne surgit pas dans l'histoire pour s'adresser à une élite, une poignée de fidèles, un reste de pratiquants. Sa grâce s'est manifestée hors Temple, hors synagogue, hors les murs. Ce n'est donc pas le moment d'être étriqués et de réduire les perspectives. « *Ce qui pourrait arriver de pire à l'Église de ce temps, pense encore Frère Jean-Yves, c'est qu'elle rétrécisse le salut* », alors que le bébé de Noël nous oblige à voir grand. Y compris à voir grand en nous. « *Christ serait-il né mille fois à Bethléem. S'il n'est pas né en toi, tu ne seras pas sauvé* », disait déjà le mystique Angéus Silesius.

Voir grand, ce n'est pas prétentieux. Voir grand, c'est donner du souffle, c'est élargir au lieu de rétrécir. Voir grand, c'est le contraire du cléricisme. Et c'est une grande joie. ■

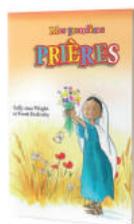
Lectures spirituelles



NOËL POUR TOUS

La façon dont ce petit livre illustré raconte Noël est tout à fait originale. Chaque épisode est accompagné d'une ou deux questions qui invitent l'enfant, dès l'âge de six ans, à faire des liens entre l'histoire de Jésus et la sienne, à méditer, à prier. Dans un style poétique et accessible, Georges Madore se réapproprie la nativité pour que chaque lecteur fasse de même. Les dessins raffinés aux couleurs chaudes de Claude Cachin présentent des scènes pleines de tendresse. Ils allient réalisme et merveilleux pour rendre à la fête de Noël sa part de magie qui séduira tant les petits que les grands. (J.Ba.)

Georges MADORE et Claude CACHIN, *L'histoire de Noël racontée aux enfants*, Paris, Médiaspaul, 2019. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.



PETITES PRIÈRES

Les enfants prient-ils encore, ou savent-ils encore prier ? Ce tout petit livre cartonné s'adresse aux plus de quatre ans, et leur propose des prières simples et accessibles, à côté de textes plus classiques, aux formulations parfois compliquées. De jolies illustrations accompagnent le tout, qui se situe dans un cadre général assez conventionnel. L'ouvrage a été conçu par une Anglaise mère de quatre enfants, déjà auteure de nombreux ouvrages. (F.A.)

Sally Ann WRIGHT, *Mes premières prières*, Paris, Médiaspaul, 2019. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.



PENSÉE BUISSONNIÈRE

Placer, dans le titre, le mot *ombre* à côté d'*évangiles*, n'est-ce pas paradoxal ? « *Pourtant*, écrit son auteur, Jean François Grégoire, *dans l'ombre, le mystère n'est jamais épuisé.* » De nombreux passages des évangiles sont sources abondantes de questions qui doivent laisser place « *à la critique, à l'imagination* ». De là découle une pensée buissonnière qui invite à lire l'Évangile à plusieurs, en dialogue. Une lecture ancrée dans le quotidien en résonance avec la littérature qui lui donne sens. Jeu d'ombre et de lumière qui permet « *à toute foi d'intégrer le doute et à être critique d'elle-même* ». (C.M.)

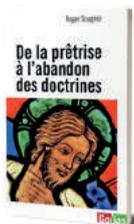
Jean François GRÉGOIRE, *Croire à l'ombre des évangiles*, Bruxelles, Éditions du Pairy, 2019. À commander au : ☎02.524.55.28 et [✉L.nouillez@skynet.be](mailto:L.nouillez@skynet.be)



ÉTONNANTS SYRIAQUES

Le Moyen-Orient n'est pas un ensemble monolithique et ne se limite pas au seul champ arabo-musulman, il est aussi, et depuis bien longtemps, chrétien-syriaque. À travers une somme au large déploiement historique, un spécialiste des minorités dans le monde montre comment les Syriens sont détenteurs d'un héritage considérable et sont à l'origine d'une culture fondée sur une brillante civilisation qui façonne le Moyen-Orient. « *Cet héritage a une grande pertinence aujourd'hui. Le rappeler, c'est dire que les Syriens s'inscrivent dans l'histoire de la civilisation mondiale. C'est aussi redonner espoir au présent.* » (M.L.)

Joseph YACOUB, *Le Moyen-Orient syriaque. La face méconnue des chrétiens d'Orient*, Paris, Salvator, 2019. Prix : 20€. Via *L'appel* : - 5% = 19€.



DE LA CROYANCE AU DOUTE

Après de nombreuses recherches pour tenter de justifier sa foi, un prêtre est arrivé à la conclusion que l'Église catholique n'offre pas des dogmes fondamentaux crédibles, tels ceux de la divinité de Jésus, de Marie mère de Dieu, du péché originel, de l'au-delà... Il s'est basé sur une documentation exhaustive et critique, ainsi que sur des considérations gardées sous silence par les autorités ecclésiastiques. Sans langue de bois et en restant compréhensible, il veut ainsi aider les chrétiens qui se posent des questions à avoir accès à des informations qui les aideraient à se construire une idée personnelle de Dieu. (B.H.)

Roger SOUGNEZ, *De la prétrise à l'abandon des doctrines*, Villeurbanne, Golias, 2019. Prix : 18€ pas de remise.



LES VOIES DE LA PHILO

Deux auteurs proposent une nouvelle version enrichie et stimulante du livre écrit ensemble il y a cinq ans sur l'histoire de la pensée occidentale. Non pas de manière chronologique, mais plutôt en déclinant une dizaine de thèmes tels la logique, le langage, le changement, l'innovation, l'éthique ou la prospective, illustrés par des personnalités marquantes. Ces thèmes se croisent l'un l'autre comme les lignes d'un réseau de métro. Chaque station porte le nom d'un philosophe ou d'un scientifique qui, d'une manière ou l'autre, a fait avancer la réflexion sur les thèmes abordés. (G.H.)

Luc de BRABANDERE et Anne MIKOLAJCZAK, *Les philosophes dans le métro*, Paris, Le Pommier, 2019. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

La parabole comme mise en scène du Royaume de Dieu

RÉVÉLATION ET

ENGAGEMENT EN SOCIÉTÉ

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



Et si la révélation n'était pas un manuel pour aider à vivre sur Terre dicté par Dieu, mais une vision renouvelée de l'ordinaire apportée par un prophète ?

Dans les conceptions les plus populaires de la révélation, il existe celle selon laquelle elle serait une sorte d'acte informatif opéré par Dieu (sous forme de Parole, de Texte, voire de vive voix selon une lecture littérale du dialogue entre Moïse et Dieu). L'information portée par cet acte est supposée dicter à l'humain ce qu'il est préférable, obligatoire, déconseillé ou interdit de faire en fonction des situations de la vie. Cette conception littéraliste est problématique, car elle a tendance à figer l'idée de « révélation » au point de la confondre avec le contexte qui l'a accueillie. Ainsi, la donnée révélée se limite à une sorte de manuel utilisateur de la vie sur Terre, à l'intérieur duquel les croyants sont censés trouver chaque action et réaction pour chaque situation de leur quotidien.

FACTEUR HUMAIN

Ma conception personnelle (et qui, de fait, n'engage que moi) consiste plutôt à voir dans la révélation, non pas un pur acte informatif qui viendrait de Dieu, une sorte d'artefact transcendantal qui ferait irruption dans le temps et dans l'espace des Hommes, mais une vision renouvelée de l'ordinaire apportée par un homme d'exception que l'on appelle communément un « prophète ». Cette conception vise à réhabiliter le facteur humain dans la production de la donnée révélée. Un prophète n'est ainsi pas un simple réceptacle d'une parole divine, mais le pôle des qualités humaines dans sa société humaine qui reflète les attentes d'un dieu qui se donne aux Hommes. Autrement dit, la révélation n'est plus parachutée sur Terre, mais elle émerge du cœur d'un être humain,

suffisamment éclairé pour éclairer les humains de son temps et de son espace de vie.

Cette vision m'a été en partie inspirée par l'interprétation faite par l'historien et théologien Daniel Marguerat à propos du concept de « parabole ». Selon cette interprétation, la parabole n'est pas une comparaison illustrative du Royaume de Dieu, mais la mise en scène du Royaume de Dieu lui-même. Autrement dit, et par exemple, lorsque Jésus évoque la parabole du fils prodigue, il ne métaphorise pas le Royaume de Dieu à l'intérieur d'une histoire : le Royaume de Dieu est déjà là, présent, il émerge des actes de bonté désintéressée du quotidien. Ici l'attitude du père vis-à-vis de son fils.

RAPPORTS DE SOLIDARITÉ

Dans le cas de Muhammad, sa vision renouvelée d'abord de lui-même, puis de sa société, a fini par renouveler les visions de ses contemporains puis des générations qui ont suivi, jusqu'aux musulmans d'aujourd'hui. C'est ainsi que les rapports de solidarité, au départ limités aux liens du sang dans un milieu fortement tribal, sont devenus une obligation universelle qui doit bénéficier même au voyageur inconnu que l'on ne reverra jamais. Cette vision renouvelée a eu pour effet de transformer des gens ordinaires, d'abord des Arabes du Hijaz, en gens extraordinaires qui ont ensuite pu faire prendre à leur société puis au monde un tournant décisif.

S'engager en société en s'inspirant d'une révélation se définit ainsi selon moi : renouveler notre vision du quotidien et transformer l'ordinaire en extraordinaire. C'est ainsi que l'homme de tribu ordinaire Muhammad est devenu le prophète extraordinaire Muhammad et que son exemple invite aujourd'hui les musulmans à réaliser à leur échelle, et selon leurs capacités, leur propre extraordinaire. C'est aussi ainsi que Jésus, à travers ses paraboles, a montré ce qu'il y a d'extraordinaire dans les actes de bonté qui nous semblent ordinaires. Qu'il s'agisse du Royaume de Dieu annoncé par Jésus ou des Jardins annoncés par Muhammad, il n'a finalement, et à mon humble avis, jamais été question d'autre chose que de la transfiguration de la vie quotidienne qui mène à Dieu par nous-mêmes et à partir de nous-mêmes. ■

Hareng, messies et liberté !

HANOUKA, RALLUMER

LA FLAMME PERPÉTUELLE

Floriane CHINSKY

Docteure en Sociologie du Droit, Rabbin du MJLF



L'humble miracle de l'huile magique : la tradition juive s'émerveille de la survivance d'une petite flamme.

A Hanouka, nous allumons de jolies bougies pendant huit jours, en chantant des chansons, en mangeant des beignets, et nous racontons l'histoire merveilleuse d'une lampe à huile dont la lumière a brillé miraculeusement huit fois plus longtemps que prévu. La fête des lumières juives coïncide avec la période de Noël et partage avec elle la mise en place de sources lumineuses au plein cœur de l'hiver, ainsi que la thématique de l'espoir. Le miracle-miraculeux est au cœur des deux fêtes, de façons très différentes. Alors que le christianisme célèbre la naissance merveilleuse d'un Dieu sauveur, la tradition juive s'émerveille de la survivance d'une petite flamme.

Une blague juive mentionne que, voulant récompenser ses soldats les plus vaillants, Napoléon leur proposa de réaliser un vœu. Le russe demanda un fief, le français de devenir général, le juif... un hareng ! « *Pourquoi un hareng, tu laisses passer ta chance !* », s'écrièrent ses compagnons. « *Moi, au moins, j'ai une petite chance que mon vœu se réalise* », répondit le soldat juif. Quel scepticisme ! Le judaïsme est-il donc dépourvu d'ambition, se contentant de l'« huile magique » de Hanouka - ou de harengs ?

UN MESSIE-RÉSISTANT

La petite flamme dont il est question a son importance, puisqu'il s'agit de celle de la Ménorah, symbole du fonctionnement d'un Temple à peine reconquis. Le premier miracle de Hanouka, c'est justement cette reconquête, un miracle humain, celui de la résistance à l'oppression, de la défense des Libertés. Le livre des Maccabées, qui appartient au corpus biblique chrétien, décrit les décrets d'Antiochus : la désacralisation du Temple et l'interdic-

tion d'y porter des offrandes, l'obligation de transgresser le Chabat, les fêtes et les règles d'alimentation cacher, l'interdiction de la circoncision et de l'étude de la Torah. La victoire de guérilla de Juda Maccabée en -164 a permis d'inaugurer le Deuxième Temple - telle est la raison du nom de la fête, Hanouka signifie « inauguration » - et de mettre fin à ces décrets.

Juda est donc un héros-sauveur, une figure politique de liberté défendant son peuple, comme les rois oints de l'Israël antique. Le mot « messie » en français vient de l'hébreu « machiaH » qui signifie « onction », et renvoie à l'acte accompli par les Prophètes à l'égard des Rois pour les introniser. Le « messie juif » est en ce sens une figure plutôt concrète, matérielle, politique et militaire, l'image héroïque de Juda s'inscrit bien dans cette veine. Le « messie chrétien » est différent, peut-être plus transcendant, plus poétique ou plus spirituel, il inspirera certains renouveaux messianiques juifs au cours de l'Histoire, jusqu'au messianisme Loubavitch contemporain. Au 1^{er} siècle, le miracle de la fiole d'huile raconté par le MasseHet Taanit ajoute une touche symbolique, chaleureuse et pacifique au miracle dramatique de la victoire armée.

DE QUOI SERONS-NOUS PARTISANS ?

La question qui se cache derrière cette « concurrence des miracles » est celle de nos valeurs. Que considérons-nous comme un miracle ? Une flamme qui ne vacille pas ou la résistance aux oppressions ? Les deux peut-être ? L'huile de la ménorah ne s'est pas tarie. Le buisson ardent de Moïse brûlait sans se consumer. Les bougies fixées dans nos Hanoukiot domestiques ne s'éteignent jamais vraiment, renaissant plus nombreuses chaque soir, ressuscitant d'année en année. Les générations s'écoulent, mais l'étude juive ne s'épuise jamais. « *Si [un ami] tombe, un ami sort de l'ombre à [s]a place* » (Chant des partisans). « *Ne dis pas que tu marches sur ton dernier chemin, même lorsque les nuages noirs cachent le soleil, car l'heure que nous attendons viendra, et le rythme de nos pas dit " Nous sommes là !"* » (Chant des partisans juifs).

L'allumage des bougies de Hanouka au cœur de l'hiver nous dit : « *Allume toi-même la lumière que tu veux voir surgir* », et le récit de l'histoire de la fête : « *Lève-toi pour protéger ta liberté !* » Le temps passé à déguster les beignets traditionnels (ou des harengs), éclairés par ces petites flammes, nous encourage à réfléchir au sens de ces mots pour nous aujourd'hui, en pensée, et en actes. ■

La perte de l'estime de soi

« LA HONTE EST UNE TUEUSE D'ÉMOTIONS »

Michel PAQUOT

Le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron est parvenu, grâce à la BD, à se libérer de la honte familiale. De ce sentiment « qui retranche du genre humain », il explore les multiples dimensions dans un ouvrage au titre éclairant, *Mort de honte*.

« **M**on père transpirait la honte. Avec mon frère, on l'appelait "père la trouille". On aurait dû l'appeler "père la honte". » Plus tard, Serge Tisseron a compris que cette honte puisait ses racines dans la génération précédente. Son grand-père paternel, charron dans un village de Drôme, s'était en effet effondré « socialement et psychologiquement » lorsque le progrès technologique l'avait contraint à devenir ouvrier mécanicien à Valence, avec la honte du déclassement. Quant à son grand-père maternel, il aurait, à cause d'une mauvaise gestion, précipité dans la faillite un café-restaurant-cinéma acheté avec la dot de sa femme. Sans que cela n'ait jamais été vraiment dit. Il n'est guère étonnant, dès lors, qu'il ait consacré ses premiers ouvrages, d'une part, à Tintin et à ses secrets de famille, d'autre part, dans une étude pionnière, à la honte.

HORS DU GROUPE

« Les hontes que j'ai éprouvées ne m'ont pas fait mourir, précise-t-il, mais m'ont longtemps retranché de la communauté, marginalisé, et ont gêné ma socialisation. La honte s'oppose en effet à la capacité de se socialiser. Celui qui a honte reste hors du groupe, car il a l'impression de n'avoir sa place nulle part. » Le récit de sa jeunesse minée par cette tare familiale porte ainsi un titre explicite : *Mort de honte*. « L'idée qui préside souvent à cette émotion est celle de disparaître dans un trou de souris, de devenir invisible. Celui qui est dans la honte n'a pas de mode d'emploi. Et le risque majeur, pour lui, est d'être définitivement exclu de son groupe, et donc condamné à vivre à jamais avec ce sentiment. »

Un sentiment à ne pas confondre avec la culpabilité, moins indélébile, plus restreinte et réparable. « Ceux qui ont un jour éprouvé un très fort sentiment de honte qu'ils ont enfoui en eux-mêmes – par exemple à la suite d'une agression sexuelle précoce – développent souvent un sentiment de culpabilité permanent. Ils se sentent constamment fautive. »

Si un coupable, sa peine avouée ou/et purgée, peut être réintégré dans la communauté, en revanche, insiste Serge Tisseron, « toute personne plongée dans la honte n'a aucun moyen de s'en dégager. Elle perd l'affection de ses proches, mais également tout intérêt de leur part. Dans la

culpabilité, les proches peuvent lui en vouloir, être en colère, ce qui veut dire qu'ils se soucient d'elle. Ce n'est pas le cas dans la honte qui est une stigmatisation. »

QUATRE ÉTAPES

La honte qu'analyse le psychiatre et psychanalyste n'est pas celle, rapidement dépassée, liée à l'apparence, comme de porter un vêtement défraîchi ou être mal coiffé, ou à une parole ou à un comportement malheureux, mais une autre plus profondément et durablement ancrée en soi. Elle menace les trois piliers sur lesquels est bâtie l'identité : l'estime de soi, l'affection portée à ses proches et l'appartenance à un groupe. Pour en sortir, il distingue quatre étapes successives.

La première est son identification, parvenir à la désigner, à mettre un nom dessus. Ce n'est pas toujours facile car, le plus souvent, on se la cache à soi-même. La deuxième consiste à la circonscrire. Pour quelle raison a-t-on honte ? Est-ce lié à son enfance, par exemple ? Après y avoir réfléchi, on tente de la comprendre.

La troisième étape, c'est essayer de retrouver les grandes émotions qui ont été étouffées par la honte : la rage, l'angoisse, l'amertume. « Retrouver ces émotions, c'est retrouver le chemin de la vie. Car la honte est une tueuse d'émotions, c'est la mort. Certains investissent la rage comme moyen d'en sortir : quand une personne vous fait honte, vous avez la rage contre elle. » L'ultime stade va alors être de se réaffilier à un groupe. Internet peut y aider.

La rage, Tisseron la considère indispensable. « J'ai beaucoup soutenu #MeToo et #balancetonporc qui permettent de diriger la honte contre son agresseur. J'ai dit bravo car on ne passe pas d'une situation catastrophique à une positive sans transiter par des intermédiaires indispensables, comme la rage. Ce serait vouloir aller directement de la honte au pardon. Mais cette rage, il faut l'assumer, car l'une des issues, hélas possible, d'une honte non recon nue, est de retourner la rage contre soi. Au cours de ma carrière, j'ai vu beaucoup de femmes qui, par honte, finissaient par devenir toxicomanes, alcooliques, se marginalisaient socialement, voire se suicidaient. Or vous ne pouvez pas gérer vos émotions autrement qu'en y faisant face. »



UNE MENACE.
Pour l'estime de soi, l'affection portée à ses proches et l'appartenance à un groupe.

ÉPIDÉMIE SILENCIEUSE

Confier sa honte ? Pour la majorité de ceux qui en souffrent, c'est mission impossible. « Si vous voulez savoir pourquoi je n'ai rien dit, il vous suffira de chercher ce qui m'a forcé à me taire. Les circonstances de l'événement et les réactions de l'entourage sont coauteurs de mon silence », écrit Boris Cyrulnik en introduction du bien nommé *Mourir de dire. La honte*. Il ajoute : « Je vais donc me taire pour me protéger, je ne mettrai en façade que la part de mon histoire que vous êtes capable de supporter. » Dans son essai *Dépasser la honte*, la chercheuse américaine Brené Brown parle de son côté d'une « épidémie silencieuse ». « Ce qui la rend silencieuse, c'est l'incapacité ou le refus d'en parler ouvertement et d'explorer la manière dont elle affecte la vie des individus, des familles, des groupes et de la société. Ce silence fait entrer la honte sous terre où elle imprègne les vies publiques et privées à sa manière insidieuse et destructrice. »

Le père de Serge Tisseron ne pouvait en parler puisqu'il ne l'avait pas identifiée. C'est pourquoi cet homme, que le psychiatre définit par ailleurs comme « généreux et doux », connaissait des moments de rage contre ses enfants. Son cadet se souvient par exemple avoir reçu, enfant, avec son frère, un paquet de livres qu'il a, sous leurs yeux, déchirés l'un après l'autre. « La honte ne se transmet pas de façon héréditaire, mais par l'éducation, c'est ce que j'appelle la honte de proximité. Un enfant proche d'un parent honteux va s'imprégner de sa honte, comme une éponge. Les travaux en épigénétiques montrent que certaines réac-

tions peuvent être inhibées d'une génération à l'autre par un phénomène métabolique de certains gènes qui, eux, ne changent pas. Or, une fois que vous avez compris que la honte n'est pas la vôtre, mais celle d'un parent, il est plus facile de s'en débarrasser. »

Très jeune, Serge Tisseron a mis ses angoisses en dessins, comme il s'en rendra compte beaucoup plus tard en retrouvant certains d'entre eux oubliés dans des boîtes. « Je me suis d'abord construit une histoire avec des dessins. Le dessin est un mode de symbolisation à part entière. C'est une profession de foi. Ce n'est pourtant pas le dessin seul qui m'a sauvé, mais la bande dessinée, ma main qui raconte une histoire, qui crée une narration. On a en effet tous besoin de faire une narration de sa propre vie. Et en 1970, j'ai été le premier à écrire une thèse en BD, qui a été acceptée. »

Pour autant, il ne se sent pas totalement débarrassé de ce sentiment de honte qui a accompagné son enfance. « Dès que j'ai une chose à faire, sourit-il, j'ai terriblement peur de ne pas être à la hauteur. Et quand je l'ai accomplie, je suis inquiet de l'avoir mal faite. On n'est jamais libéré des cicatrices de l'enfance, on peut juste faire en sorte qu'elles ne soient pas des plaies suintantes. On apprend à les gérer au quotidien, on les dédramatise. » ■



Serge TISSERON, *Mort de honte*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 18,45€. Via L'appel : - 5% = 17,53€.

*Au-delà
du corps*



CONSEILS D'AMIE

S'écouter et se parler au sein d'un couple n'est pas toujours évident. Chez un conseiller conjugal, le couple peut réapprendre l'écoute et l'échange. Mais, pour surmonter une crise, faut-il vraiment passer par là ? À l'aide de jolies petites bandes dessinées, une thérapeute familiale raconte une

soixantaine de rencontres de parole vécues dans son cabinet. Chaque situation révèle un sujet et une verbalisation, mais aussi les conseils qu'elle inspire ainsi que d'éventuelles pistes d'issues. (F.A.)

Caroline KRUSE, *Il faut qu'on parle*, Monaco, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 18,35€. Via L'appel : -5% = 17,44€.

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Jean-Michel Jarre publie ses mémoires

« JE ME SUIS TOUJOURS SENTI OFF »

Plus de quarante ans après le succès planétaire d'Oxygène, le tout frais septuagénaire ne cesse de se produire autour de la planète dans des concerts qui drainent des foules immenses. Tout en défendant des causes écologiques et humanitaires et en se battant pour les droits des auteurs et des créateurs.

Un crâne écorché aux orbites creusées semble sortir du globe terrestre. C'est cette œuvre d'un jeune artiste français, Michel Granger, qu'en 1976, Jean-Michel Jarre a choisi pour la pochette de son album phénomène *Oxygène*. « Elle était malheureusement extrêmement prémonitoire, elle pourrait être le logo de Greta Thunberg », remarque aujourd'hui celui qui, dès cette époque, pressentait que quelque chose ne tournait pas rond dans la façon dont les humains traitaient la planète. Depuis, cet ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO n'a cessé de s'engager dans ce sens lors de ses concerts : au Danemark pour promouvoir les énergies renouvelables ; dans le Sahara marocain pour défendre l'accès pour tous à l'eau potable ; en Israël pour la sauvegarde de la Mer morte. Il a aussi collaboré avec le commandant Cousteau, dédié l'un de ses concerts à la Fondation Nicolas Hulot et il combat le chalutage en eaux profondes.

DOUBLE PEINE

Jean-Michel Jarre a toujours refusé d'être « hors sol », d'évoquer dans des sphères artistiques déconnectées de la réalité. Un parfait exemple est le concert qu'il a donné à Riyad il y a un peu plus d'un an, le 23 septembre 2018, à l'occasion de la fête nationale saoudienne. Et pour lequel il a été copieusement insulté sur les réseaux sociaux. « En Arabie Saoudite, cinquante pour cent de la population a moins de trente ans, ce sont eux qui vont être au pouvoir dans dix ou vingt ans. C'est à eux qu'il faut s'adresser; argumente-t-il. J'ai mis comme conditions de jouer à l'extérieur et que les hommes et femmes soient mélangés. Voir des jeunes filles danser, taper des mains, comme on le verrait dans un concert ici, cela donne les larmes aux yeux. C'était un tournant pour eux aussi. Je suis convaincu qu'il faut aller dans ces pays-là. La musique est à mes yeux une sorte de cheval de Troie, elle peut changer les choses. Je suis foncièrement contre toute forme de boycott. C'est appliquer une double peine aux gens qui n'ont pas les mêmes libertés que les nôtres en les privant de musiques, de culture, de cinéma, de littérature. »

Entre ses disques et concerts qui réunissent à chaque fois plus d'un million de spectateurs - trois millions et demi à Moscou en 1997 -, le musicien qui porte avec allant ses septante et un ans a choisi de se raconter dans un livre. Son titre, *Mélancolique Rodéo*, forme un oxymore qui lui correspond bien. « Qu'est-ce qu'on aime, quand on écoute de la musique, regarde un film, lit un livre ? Un va-et-vient entre une forme de gaieté, de quête du bonheur, et une mélancolie souterraine. Chacun vit des moments chaotiques, de rodéo, pendant lesquels on essaie tant bien que mal de rester sur sa monture, en gardant toujours une épine au fond du cœur. La mienne est l'abandon de mon père en 1953, nous laissant seuls ma mère et moi. »

« HANDICAPÉ AFFECTIF »

Ce père, Maurice Jarre, qu'il dépeint comme un « handicapé affectif », Jean-Michel l'a peu connu. Musicien internationalement reconnu, trois Oscar au compteur pour les musiques de *Lawrence d'Arabie*, du *Docteur Jivago* et de *La Route des Indes*, il est l'un des rares Français à avoir son étoile sur Hollywood Boulevard. Et pourtant, à son enterrement en 2009, seules quatre personnes accompagnaient son cercueil de location : sa quatrième femme, ses deux enfants et son petit-fils venus spécialement à Malibu. « Je lui ai pardonné qu'on se soit raté et, comme cela existe dans certaines traditions égyptiennes ou juives, je lui ai demandé pardon de n'avoir pas su

me faire aimer de lui. Cela m'a beaucoup allégé », reconnaît l'artiste.

À cinq ans, il s'est donc retrouvé seul avec sa mère, France Pejot, une résistante capturée trois fois par les Allemands, évadée à chaque reprise. « Nous formions un duo fragile et précaire, sans beaucoup de moyens. Elle m'a appris à avoir des convictions qui ne soient pas encombrantes. Je les fais passer à travers ma musique, sans transformer la scène en plateforme politique pour délivrer des messages et donner des leçons. »

Président de la CISAC, la Confédération internationale des auteurs et créateurs qui se bat pour la propriété intellectuelle, il défend, pour l'UNESCO, le patrimoine intangible de l'humanité. « C'est ce qui fait l'identité d'un pays, d'une culture : son cinéma, sa littérature, son artisanat, ses jardins, etc. Si on n'y fait pas attention, si on googlise la terre entière, c'est la spécificité de chacun qui va disparaître. Dans un smartphone, la partie smart, ce sont les artistes. Il y a un décalage total entre eux et les sociétés gigantesques qui engrangent des milliards à partir de ces contenus. Il est indispensable qu'une partie du gâteau digital aille aux auteurs et aux créateurs. »

DANS LA CUISINE

Même si, depuis 1976, il a enregistré de nombreux disques, ne cessant de se renouveler, Jean-Michel Jarre voit son nom à jamais accolé à celui d'*Oxygène*, cet « éternel présent », comme il le qualifie lui-même. À sa sortie, cet album de musique électro-acoustique enregistré en catimini dans sa cuisine ne ressemble à rien de connu. Il est en cela représentatif de la personnalité de son créateur toujours un peu en décalage. « Je me suis toujours senti off, admet-il. Petit, lorsque j'allais au cirque, les clowns me faisaient pleurer plutôt que rire, je trouvais cela horriblement triste. À l'école, je n'avais pas de copains et je n'ai jamais pas tellement les bandes. Même si j'ai écrit des chansons pour Christophe, Patrick Juvet ou Françoise Hardy, je n'ai jamais fait partie du showbiz. Ce n'est pas que je ne le voulais pas, mais ce n'était pas dans ma nature. Et *Oxygène*, qui est une musique qui n'a rien à voir avec l'époque, n'a rien changé par rapport à cela. En écrivant ce livre, je me suis d'ailleurs aperçu que les gens incroyables que j'ai rencontrés – Jean-Paul II, Lech Walesa, Fellini, Dali, Diana, Snowden – étaient aussi un peu off, en dehors du système. Il n'y a pas de hasard. »

« Je n'ai jamais fait partie du showbiz, ce n'était pas dans ma nature. »

Avec Charlotte Rampling, qui a partagé sa vie pendant vingt ans, Jean-Michel Jarre, compagnon aujourd'hui de l'actrice chinoise Gong Li, a élevé trois enfants. « Je me suis aperçu que c'est vers huit ans qu'ils réalisent tout à coup que leurs parents sont connus des autres enfants de l'école. Ils en tirent une certaine satisfaction qu'il faut casser dans l'œuf. Le fait d'être un personnage public ne donne aucune supériorité par rapport aux autres parents. C'est simplement que le secteur artistique est traité d'une manière différente. C'est assez encombrant pour eux. Mais j'aurais bien voulu que mon père me fasse plus d'ombre qu'il m'en a faite, j'ai dû me construire par rapport à son absence. Et c'est aussi difficile, pour un enfant, que de se construire par rapport à un excès de présence. » ■

Jean-Michel JARRE, *Mélancolique Rodéo*, Paris, Robert Laffont, 2019. Prix : 22,80€. Via L'appel : - 5% = 21,66€.

Des sites et applis solidaires

Michel LEGROS

LE NUMÉRIQUE AU SERVICE D'UN MONDE MEILLEUR

« La Villa Seren, hôtel situé au bord du lac marin d'Hossegor, sur la côte basque, semble bien accueillante pour un séjour reposant. Tout comme l'est, en moins luxueux, l'Hôtel du Champ de Mars, au cœur de Saint-Brieuc. Ou encore l'Hôtel Sainte-Beuve, situé dans le VI^e arrondissement de Paris, à deux pas du Jardin du Luxembourg. Ces trois établissements font partie des soixante-trois que propose, partout en France, Solikend. Si, d'apparence, ce site né en août 2018 ressemble à un espace de réservation classique comme il en existe des dizaines sur internet, en réalité, sa démarche les en distingue puisqu'elle est d'abord solidaire : l'intégralité du paiement est en effet reversée à une association choisie par le client parmi les vingt-six, grandes ou petites, connues ou non, soutenues par Solikend dans les domaines du social, de l'enfance, de l'environnement, de la santé et de la solidarité internationale.

APPLIS SOLIDAIRES

Ces nuits solidaires peuvent être également réservées grâce à une appli

pour smartphone, un « média » où tendent à se multiplier les initiatives à caractère humanitaire. Anona, par exemple, invite à regarder une pub dont l'argent est reversé à une association. Transposant le principe de la célèbre application de rencontre Tinder, Tinbox fait défiler des ONG auxquelles l'internaute peut donner un euro... qu'il n'aura pas à déboursier puisque c'est l'entreprise dont le logo apparaît pendant cinq secondes qui le fera à sa place. Dans le secteur alimentaire, plusieurs applications promeuvent une consommation saine et responsable, soit sur Android, soit sur iPhone, soit sur les deux, renseignant par exemple des denrées alimentaires de proximité ou des restaurants végétariens. L'une d'elles se distingue cependant en s'attaquant à une réalité désastreuse : le gaspillage alimentaire. Son nom : Too Good to Go.

Rien qu'en Belgique, trois millions et demi de tonnes de nourriture sont jetées chaque année. Cela représente six cent septante millions d'euros par an. Chaque habitant gaspille en moyenne trois cent quarante-cinq kilos de nourriture, dont quinze à la maison. Deux tiers de ces déchets issus des cuisines

sont dus à la détérioration des aliments qui n'ont pas été consommés à temps. Mais les aliments ne sont pas les seuls à être gaspillés, les multiples ressources qui ont contribué à leur production sont également concernées. De l'eau aux terres cultivables, en passant par le travail fourni, elles sont responsables de huit pour cent des émissions de gaz à effet de serre dans le monde.

MOUVEMENT ANTIGASPI

Active en Belgique depuis le 1^{er} mars 2018, l'appli Too Good To Go a été créée en France près de deux ans auparavant par Lucie Basch, une ingénieure sensibilisée à la question de ce gaspillage alimentaire. Formant une communauté de Food Waste Warriors, les Guerriers du Gaspillage Alimentaire, elle repose sur le panier surprise composé des invendus du jour, des produits frais interdits à la vente le lendemain. Aujourd'hui, près de huit cent mille « guerriers » se sont rassemblés un peu partout, fédérant autour d'eux quelque deux mille six cents commerçants et économisant ainsi plus d'un million cent quarante mille repas. En Belgique, les boulangeries Van Hecke et Paul, les enseignes Carrefour Express et EXKI, ou le traiteur-restaurant Fonteyne The Kitchen figurent parmi les partenaires. Si les habitudes semblent difficiles à corriger, l'idée fait son chemin jour après jour, créant le mouvement antigaspi le plus important d'Europe.

Ce défi de taille est élaboré au départ de plusieurs piliers construits à partir d'objectifs concrets développés par la plateforme. Celle-ci propose toute une série de trucs et astuces pour éviter le gaspillage alimentaire domestique. Il

Médias
&
Immédi@ts

JOURNÉE ITALIENNE

Tout un jour consacré à la découverte de l'Italie et de ses régions : Arte se met à l'heure de la péninsule le 7 décembre, autour de la diffusion de *La Tosca*, en léger différé de la Scala de Milan. Plusieurs régions présentées dans les grandes séries d'Arte seront convoquées pour l'occasion dans *L'Italie entre ciel et mer* (10h15-14h) et *L'Italie sauvage*. Des passages aussi par Naples, la Toscane, les cloches et les séismes... Après l'opéra, la soirée se clôturera par *Les morts-vivants de Pompéi* et *Une nuit à Florence*.

Jusqu'au 4 février, visibles sur www.arte.tv

INCENDIE AU BAZAR

Cette série produite par TF1 et Netflix et diffusée par la RTBF est une des découvertes de ces derniers mois : *Le Bazar de la charité* raconte le destin croisé de trois femmes liées au fait divers dramatique qu'avait été l'incendie du lieu éponyme, à la fin du XIX^e siècle. Mais quelle réalité se cache derrière ce récit ? La réponse est dans ce documentaire de la réalisatrice Dominique Eloudy diffusé dans l'émission « Le temps d'une histoire », présentée par Patrick Weber sur la RTBF.

La tragique histoire de l'incendie du Bazar de la charité, La Une, vendredi 6/12, 22h40.



Quelques clics sur un clavier ou un smartphone permettent de faire une bonne action. Par exemple aider une association humanitaire, avec Solikend, ou lutter contre le gaspillage alimentaire, grâce à Too Good To Go.

GASPILLAGE ALIMENTAIRE.
Internet permet de valoriser les invendus et œuvre pour le développement durable.

est par exemple indispensable de planifier ses repas à l'avance, de dresser la liste la plus complète possible des ingrédients nécessaires et de ne pas en acheter en (trop) grande quantité afin de ne pas s'encombrer de superflu. Il faut préférer les achats en vrac pour éviter les emballages et ne pas délaissier les « produits moches », à l'aspect « bizarre ». Leur taille, leur couleur, leur forme n'ont en effet aucune incidence ni sur leur goût ni sur leur valeur nutritive. Pourtant, comme ils ne répondent pas aux « normes esthétiques », ils sont jetés pour près d'un tiers d'entre eux.

DATE DE PÉREMPTION

Too Good To Go donne également des indications importantes afin de comprendre à la fois le jargon des étiquettes et les dates de limites de consommation. L'incompréhension de ces délais d'expiration est respon-

sable de dix pour cent des quatre-vingt-huit millions de tonnes de nourriture gaspillées dans la chaîne alimentaire européenne, soit entre trois et six millions d'euros de pertes. D'autre part, trouver des solutions afin de réduire le gaspillage alimentaire est essentiel pour l'ensemble des acheteurs de la chaîne alimentaire. Les entreprises y ont aussi tout à gagner. Elles pourront trouver l'opportunité de générer des revenus complémentaires, tout en faisant découvrir leurs commerces à une nouvelle clientèle et en s'affirmant comme des acteurs engagés. Ainsi, une étude menée auprès de cent quatorze restaurants dans douze pays a révélé qu'un euro investi en faveur de la réduction des déchets alimentaires génère une économie de près de sept euros.

L'éducation joue également, bien sûr, un rôle majeur dans la réduction de ce gaspillage. C'est pourquoi l'application a développé tout un panel d'ou-

tils pédagogiques et éducatifs. L'objectif est d'inspirer cinq cents écoles d'ici 2020 en organisant des événements, des conférences et des projets d'études. Apprendre aux prochaines générations à respecter les ressources de la planète est l'une des bases de la construction d'un système alimentaire durable.

L'axe politique est le dernier pilier visé par Too Good To Go. Au cours de l'assemblée générale de l'ONU en 2015, les pays ont adopté l'objectif de développement durable pour garantir de telles pratiques de production et de consommation. L'objectif sera donc de contribuer à l'agenda politique d'au moins cinq pays d'ici l'an prochain en travaillant main dans la main avec les gouvernements pour changer les réglementations qui induisent un gaspillage alimentaire. ■

▣ www.solikend.com/fr/pages/aide
▣ www.toogoodtogo.be/fr-be

NOËL À LA RADIO

Que serait Noël sans les chants traditionnels, les *christmas carols*, mais aussi tous ces airs conçus aux USA qui ont envahi le monde, en faisant de cette période de l'année celle, du *home sweet home*, de la chaleur et de la douceur ? Si les airs de Noël ne sont plus audibles sur les ondes classiques, on peut s'immerger dans la musique de Noël sur des radios dé-

diées, souvent diffusées en ligne (ou via des applis). Notamment : la radio Noël de Vivacité, la webradio Nostalgie Christmas, celle de Radioking (Charleroi) ou le blog où les auditeurs dialoguent, sur la Radio de Noël. Plus de variété sur la liste en ligne de toutes les radios de Noël, et des applis qui y sont associées.

▣ www.rtb.be/radio/liveradio/va-noel, ▣ www.nostalgie.be,
▣ <https://fr.radioking.com/radio/radio-noel>, ▣ www.radio-noel.fr, ▣ www.radio.fr/topic/christmas

À REBOURS

C'est dans combien de jours, Noël ? Cette application gratuite répond à la question en faisant un compte à rebours (countdown) jusqu'à l'événement, accompagné d'effets et de musiques de circonstance. Une autre propose un calendrier festif de l'Avent. De quoi se préparer à Noël sans se gaver de chocolats.

Sur Apstore et Googleplay : *Christmas Countdown* et *Noël 2019 : 25 jeux cadeaux*.



Celui qui a sauvé Dreyfus

HÉROS Jean BAUWIN
(PRESQUE)
MALGRÉ LUI



Le film s'ouvre sur une scène grandiose : la dégradation du capitaine Alfred Dreyfus, le 5 janvier 1895, dans la cour de l'École militaire de Paris. Des milliers de figurants défilent dans une mise en scène chorégraphiée à la perfection, pour faire sentir au spectateur la solennité du moment. C'est que l'armée française veut faire un exemple et montrer comment elle châtie ses traîtres. Accusé d'espionnage, le militaire est condamné à la déportation sur l'Île du Diable, en Guyane. Ce n'est que douze ans plus tard, et après une série rocambolesque de procès, qu'il sera innocenté et réhabilité.

Raconter cette histoire est un véritable défi pour un cinéaste, tant elle est complexe et tentaculaire. Aussi Roman Polanski a-t-il choisi de mettre en lumière un de ces héros de l'ombre, qui a pourtant joué un rôle déterminant dans la réhabilitation de Dreyfus. Parmi tous ceux qui ont pris sa défense, l'Histoire a surtout retenu le nom d'Émile Zola. L'écrivain est au faite de sa gloire lorsqu'il pousse son fameux coup de gueule, le 13 janvier 1898, dans *L'Au-*

rore, le journal de Clemenceau. Intitulé *J'accuse*, cet article connaît un retentissement inouï et donne à l'affaire une dimension nationale. Mais si cette lettre ouverte donne son titre à celui du film, ce n'est pas l'auteur des Rougon-Macquart qui est au cœur de ce dernier.

DREYFUS ? UN JUIF !

C'est un autre homme, dont le nom a été un peu oublié, auquel le réalisateur rend justice : le colonel Picquart est en effet celui qui a mis le doigt sur les erreurs de l'enquête, sur les manipulations et les faux qui ont condamné un innocent. Retrouvé dans une poubelle, un document manuscrit, connu sous le nom de bordereau, atteste qu'un officier français monnaie des informations militaires, d'intérêt somme toute assez mineur, à l'ambassade d'Allemagne. L'affaire est pourtant prise très au sérieux par une armée qui veut se montrer pure et inattaquable. Après une enquête superficielle menée, l'état-major est convaincu que le renégat n'est autre qu'un capitaine dont personne n'a eu à se plaindre jusque-là. Mais il est juif et Alsacien, deux bonnes raisons de l'in-

criminer. C'est la similitude entre son écriture et celle du bordereau qui le condamne. Et l'expert en graphologie démontre, sans sourciller, que ces ressemblances, tout autant que les différences, le désignent comme l'auteur de ce texte. Alfred Dreyfus est arrêté le 29 octobre 1894.

À l'époque, l'antisémitisme est largement répandu, de même que l'idée selon laquelle il y a tellement d'étrangers en France que la nation risque de perdre son identité. L'Histoire est-elle condamnée à bégayer ? Roman Polanski, dont la mère est morte à Auschwitz, se souvient que son père l'avait mis en garde : il ne faudra pas cinquante ans avant que tout cela recommence.

Picquart est un catholique qui n'aime pas beaucoup les juifs. Il a d'ailleurs peu de scrupules lorsqu'à la demande de ses supérieurs, il transmet aux juges, lors du premier procès, un document secret dont Dreyfus n'aura pas connaissance et qu'il ne pourra contester. Le film n'aborde qu'à peine la souffrance du bagnard, joué par un Louis Garel méconnaissable, exilé dans des condi-

Toiles & Planches

FILMS DE LA BATAILLE

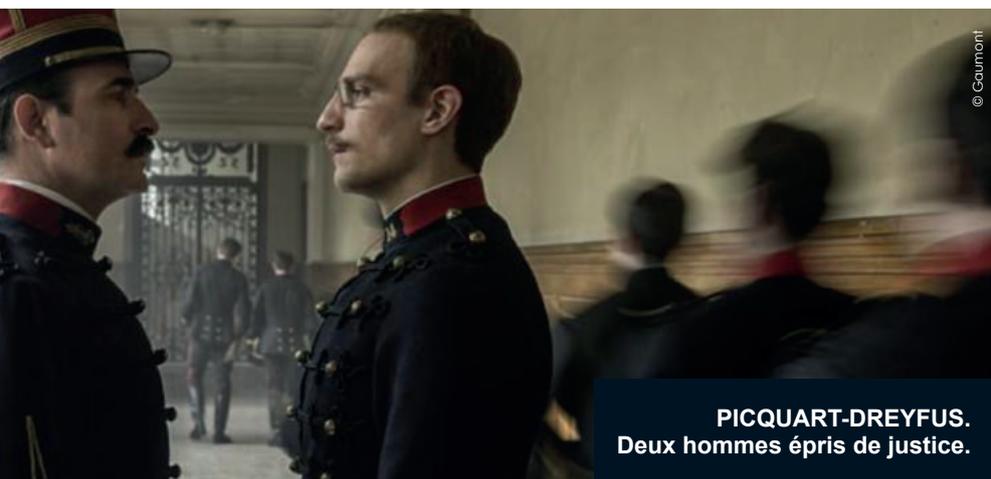
Pour le 75^e anniversaire de la bataille des Ardennes, Bastogne vit à l'heure du cinéma. La première édition du Festival du film de mémoire est consacré à la fameuse Bataille, avec des longs métrages sur l'événement, dont un sur Augusta Chivy, une infirmière volontaire, et les deux versions du *Patton* de Schaffner, ainsi que des docs sur les massacres de Wereth et Malmedy. Deux acteurs de la série *Band of Brothers*, participeront aussi à la présentation de l'épisode sur Bastogne.

11-15/12, CineXtra Bastogne, rue Gustave Delperdange.
 ☐ <https://bastogne75.com/agenda-bastogne75/festival-du-film-de-memoire/>

« ACCIDENT » NUCLÉAIRE

Tchernobyl, en russe, se traduit absinthe, cette herbe qu'on boit pour oublier. La terrible catastrophe nucléaire a l'âge du Christ, 33 ans, et reste non seulement dans les mémoires, mais dans les chairs. Et dans son réacteur, toujours en vie... La compagnie Point zéro a rencontré sur place acteurs et spécialistes, dont les témoignages complètent ceux recueillis par Svetlana Alexievitch, prix Nobel de Littérature 2015. Ce spectacle de marionnettes géantes, créé en 2018, revient pour quelques jours. À ne pas manquer.

L'herbe de l'oubli, Théâtre de Poche, Bois de La Cambre, Bruxelles, → 07/12. ☐ www.poche.be



© Gaumont

Roman Polanski compose une imposante fresque historique. J'accuse dresse le portrait du colonel Picquart, l'homme qui a voulu prouver l'innocence du capitaine Dreyfus pour sauver l'honneur de l'armée.

PICQUART-DREYFUS.
Deux hommes épris de justice.

tions inhumaines, dégradantes et humiliantes : il ne peut parler à personne, même pas à ses geôliers, et il est attaché aux fers pour la nuit.

SURTOUT PAS DE SCANDALE

En 1896, Picquart est promu au grade de lieutenant-colonel et prend la tête du service de renseignement qui a fait condamner Dreyfus. Il découvre très vite les errements de l'enquête, ses irrégularités, et notamment des preuves fabriquées de toutes pièces par le colonel Henry (interprété par Gregory Gadebois). Ce militaire, lâche dans son obéissance aveugle à ses supérieurs, est en effet prêt à tout pour couvrir leurs erreurs. Picquart découvre également le véritable traître, Esterhazy, un officier débauché et criblé de dettes. Lorsqu'il en informe ses supérieurs, ceux-ci lui demandent de se taire : « *Dreyfus a été déclaré coupable, inutile de revenir sur la chose jugée.* » Les généraux et ministres commettant ainsi un crime de forfaiture qu'il ne peut cautionner, l'officier, qui paiera cher sa dissidence, décide de rejoindre les dreyfusards. Les

grandes institutions ont toujours du mal à reconnaître leurs erreurs. Elles préfèrent couvrir le coupable plutôt que d'encourir le déshonneur en reconnaissant qu'elles se sont fourvoyées. Là aussi, l'Histoire semble condamnée à se répéter...

POUR L'HONNEUR DE L'ARMÉE

En centrant son film sur ce justicier, Roman Polanski passe sous silence quelques éléments importants. Les différents procès ne sont pas tous évoqués et certaines ellipses n'aident pas à comprendre les multiples enjeux de l'affaire, notamment à la fin du film. Qu'à cela ne tienne, c'est la grandeur morale de cet homme qui est mise en avant. Celui-ci n'est pas un émotif et le milieu militaire est peu propice aux épanchements sentimentaux, aussi le film souffre un peu de cette froideur et de cette austérité. Picquart est épris de justice et aime l'armée. Son combat, il ne le mène pas contre celle-ci, mais pour sauver son honneur et la purger de ses félons. En cela, Dreyfus et lui se ressemblent. Car le capitaine

dégradé n'a cessé de clamer son innocence et son amour pour la France, et même pour l'armée qui le condamne injustement. Une fois innocenté, il en réintégrera d'ailleurs les rangs. Jean Dujardin, qui campe le lieutenant-colonel Picquart, incarne à la perfection ce militaire quelque peu rigide, mais fidèle à sa conscience. Mais si le personnage suscite l'admiration, il a du mal à émouvoir le spectateur.

Bien que ce ne soit pas le propos avoué du film, on ne peut toutefois s'empêcher de voir des liens entre la vie de son réalisateur et le combat pour la justice que mène Picquart. En effet, Polanski est poursuivi par la justice américaine depuis plus de quarante ans pour une affaire de viol sur mineure. Il se considère lui aussi victime d'acharnement puisqu'il a déjà purgé sa peine et qu'il a obtenu le pardon public de sa victime, qui a demandé l'arrêt des poursuites. Ce film est sans doute pour le cinéaste polonais une façon de plaider sa cause en montrant comment certains juges peuvent être manipulés. ■

J'accuse, un film de Roman Polanski, en salle depuis le 13 novembre.



PRENEZ ET MANGEZ !

On rit beaucoup, jaune le plus souvent, jusqu'à s'en trouver mal à l'aise, dans ce spectacle qui explore les tréfonds de l'âme humaine, là où les conventions sociales n'existent plus. Thomas est en dépression depuis un bout de temps et, pour lui changer les idées, sa compagne organise un souper avec un collègue et son épouse.

Le repas commence dans la joie et la bonne humeur, avant qu'un malaise s'installe insidieusement. Et puis, Thomas fait une demande terrifiante. La pièce bascule dans une farce sombre, interprétée par des acteurs magnifiques et d'une justesse bouleversante. (J. Ba)

On est sauvage comme on peut, par le collectif Greta Koetz, du 10 au 13/12 au Théâtre de l'Ancre à Charleroi. www.ancre.be et du 21/01 au 01/02 au Théâtre National à Bruxelles www.theatrenational.be

JUNGLE, LE RETOUR

Le plus gros succès 2017-2018 du Théâtre du Parc avait été son adaptation du chef-d'œuvre de R. Kipling. Pour les fêtes, revoici ce spectacle musical familial, assuré par dix acteurs-chanteurs, racontant le parcours de Mowgli. *Le Livre de la Jungle*, 13/12-31/12 t1j 20h15, Di et 24/12 à 15h. Théâtre royal du Parc, rue de la Loi 3, Bruxelles. www.theatreduparc.be

Rétrospective Brancusi à Bozar

L'ESSENCE DE LA FORME

José GÉRARD

L'exposition phare d'Europalia Roumanie est consacrée au sculpteur Constantin Brancusi. Qui, dans toute son œuvre, a poursuivi sa recherche d'épuration de la forme.

La *Muse endormie*, réalisée en 1910, qui illustre l'affiche et le catalogue de l'exposition, synthétise assez bien la démarche artistique de son auteur. Au départ, il s'agissait de faire le portrait de la baronne Renée Frachon qui lui avait été présentée par une amie. Après quelques séances de pose et la réalisation de deux ébauches, Brancusi n'est pas satisfait. Devant l'insistance de la commanditaire, il reprend cependant son travail, couche la tête et en élimine tous les détails qu'il juge inutiles, ne conservant finalement que la fine arête du nez, des yeux clos et une bouche entrouverte. Le portrait réaliste s'efface au profit d'une forme épurée sublimant la beauté d'un visage féminin. Pendant quinze ans, l'artiste reprendra et retravaillera le même thème, produisant toute une série d'œuvres dans des matériaux différents, où les variations de l'une à l'autre sont parfois infimes.

BOUILLONNEMENT PARISIEN

Né en 1876, Constantin Brancusi quitte la Roumanie en 1904 pour se

rendre à Paris, après avoir terminé sa formation à l'école des arts et métiers de Cracovie, puis à celle des beaux-arts de Bucarest. On dit qu'il a fait ce voyage à pied, mais on ignore s'il s'agit de la vérité ou d'une légende qu'il se plaisait à entretenir. La cité Lumière est alors une capitale artistique qui attire des créateurs venus du monde entier, avides d'être au cœur du bouillonnement des avant-gardes en ce début de XX^e siècle. La fin du précédent a été marquée par la naissance de l'impressionnisme (1860), de l'expressionnisme (1885), du symbolisme (1889), suivis par le fauvisme (1905), le cubisme (1907), et enfin le futurisme et l'art abstrait (1910).

Mais ces courants sont surtout le fait de la peinture. La sculpture, elle, reste attachée à la représentation réaliste, même si Rodin, qui jouit alors d'une réputation mondiale, innove par le romantisme et l'expressivité de ses œuvres. Le sculpteur remarque le Roumain lors d'un concours dont il préside le jury et l'invite à rejoindre la cohorte de ses collaborateurs. Mais il n'y restera qu'un mois, jugeant que « rien ne pousse à l'ombre des grands arbres ».

RUPTURE FORMELLE

Même s'il reconnaît son génie et son apport à la sculpture, Brancusi se détache assez vite du maître. Il revient par exemple à la taille directe, alors que la plupart des sculpteurs de l'époque réalisent un modèle en terre, qu'ils confient ensuite à leurs collaborateurs ou à un atelier, pour le transposer en bronze ou en pierre. Mais c'est surtout dans la recherche formelle qu'il imprime une rupture. Si l'on compare par exemple *Le baiser* de Rodin avec le sien, dont une version est exposée à Bruxelles, on voit, d'un côté, la force d'une sensualité expressive et, de l'autre, la recherche de l'essence d'une étreinte.

L'artiste roumain se limite à dégrossir un bloc de pierre, où les yeux et les lèvres sont à peine ébauchés et où les bras restent très schématiques. On peut dire que c'est lui qui rompt véritablement avec une conception classique de la sculpture, s'éloignant de la représentation réaliste. Ce thème du baiser, il le conduira jusqu'à une expression graphique synthétique dans l'œuvre monumentale en plein air qu'il réalisera dans son pays natal,

Portées & Accroches

MAÎTRE LIU

Liu Haisu (1896-1994) a été pionnier du nouveau pictural chinois. Influencé par l'Europe, il redynamise dès 1920 l'art local en le mariant aux techniques occidentales. Il choisit de vêtir ses modèles à l'européenne, ou de les faire poser nus, ce qui fait scandale. Après avoir fui le communisme, il finira sa vie au pays. Cette expo présente quinze peintures de la chaîne de montagnes qui a été une de ses sources d'inspiration.

Le maître et ses dix pèlerinages à Huangshan, Centre culturel de Chine, rue Philippe le Bon 2, Bruxelles — 09/01/2020. Entrée gratuite. www.cccbrussels.be

BEATLES GOSPEL

Comme chaque fin d'année, *Gospel for life* rassemble autour des chanteurs Didier Likeng et Annie M. des centaines de choristes. Cette fois, ils visitent le répertoire des Beatles. Un événement de l'Avent au bénéfice de nombreuses associations caritatives.

En décembre : 01/12 N.-D. des grâces, Woluwe-St-Pierre, 04/12 collégiale de Nivelles, 07/12 église de Saint-Josse-ten-Noode, 08/12 collégiale de Mons, 14/12 abbaye de Maredsous, 15/12 collégiale de Huy, 20/12 collégiale de Dinant, 21/12 St-Victor à Auvellais.



© BOZART

LA MUSE ENDORMIE. Une forme épurée sublimant la beauté d'un visage féminin.

à Târgu Jiu, en mémoire des soldats morts durant la Première Guerre mondiale. On y trouve une *Porte du baiser*, une *Table du silence*, ainsi qu'une *Colonne sans fin* d'une trentaine de mètres de haut.

À Paris, Brancusi fréquente les artistes novateurs. Il rencontre régulièrement Marcel Duchamp, Tristan Tzara, Fernand Léger, Man Ray et bien d'autres. S'il est favorable à la modernité, il reste cependant attaché à ses racines et à l'art traditionnel roumain, et se tient volontairement à l'écart de toute école et de tout embrigadement.

QUÊTE INFATIGABLE

Le baiser, la muse endormie, l'oiseau en vol, la colonne sans fin, Léda, le coq, mademoiselle Pogany, Princesse X, etc., sont autant de thèmes qu'il reprend sans cesse et retravaille pendant parfois plus de vingt ans. L'expo de Bozar, où chaque salle est consacrée à un thème particulier, insiste sur cette

quête infatigable de l'essence la plus pure d'une forme, de sa sublimation.

Elle illustre également son attachement à la mise en place de ses œuvres. Son atelier n'est pas pour lui qu'un simple lieu de travail, mais l'endroit où il les présente. Chaque pièce est disposée selon un choix réfléchi, en fonction des interactions entre ses réalisations et selon l'apport de lumière. On trouve d'ailleurs une série considérable de photos qu'il a prises. Initié à la cet art par Man Ray, elles lui permettent d'étudier les différents effets lumineux sur ses sculptures.

Il est également très attentif aux socles qu'il réalise lui-même, suite à une expérience malheureuse lors d'une exposition aux États-Unis. Il n'avait pas pu s'y rendre pour veiller à ce que ses œuvres soient exposées selon sa volonté. Il considère d'ailleurs les socles comme partie prenante de l'œuvre. Ils participent en tout cas à sa recherche de verticalité et à la confrontation de matériaux différents.

À la fin de sa vie, Brancusi ne réalise plus de nouvelles sculptures, mais se contente de déplacer celles qui se trouvent dans son atelier, à la recherche de l'unité la plus parfaite. Et lorsque l'une d'elles est vendue, il la remplace par une réplique en plâtre. Il fera don à l'état français de son atelier et de tout son contenu, moyennant la promesse que celui-ci soit reconstitué dans l'état où il se trouvait à sa mort. La dernière reconstitution en date a été réalisée à la fin des années septante par l'architecte Renzo Piano et se trouve en face du bâtiment principal de Beaubourg. Tout billet pour une exposition au Centre Pompidou donne accès à l'atelier.

Par sa recherche quasi spirituelle de la forme pure, Brancusi a sans doute atteint une sorte d'universalité, ce qui le rend accessible au plus grand nombre. ■

Brancusi. La sublimation de la forme. À Bozar, rue Ravenstein, 1000 Bruxelles, jusqu'au 25/01/2020. ma-di 10-18h, je 10-21h ☎02.507.83.36 www.bozar.be



LE PEINTRE DES GARES

Pourquoi Paul Delvaux était-il tant fasciné par les trains, les gares, les voies de chemin de fer ? Cet univers ne constitue pour lui pas seulement un décor pour ses nus. Il est une réelle partie de son œuvre. Un petit coin du voile est ouvert de manière magistrale par cette exposition hors normes, organisée vingt-cinq ans après sa mort. Les rêveries du maître

de St-Idesbald y sont mises en résonance avec le « vrai » monde du chemin de fer et de ses machines. Une cinquantaine de toiles, issues de son musée et de collections privées, font pénétrer dans l'onirique du peintre. Parmi elles : quatre tableaux commandés par la SNCB en 1963 pour ses TEE.

Paul Delvaux. L'homme qui aimait les trains, à Train World (gare de Schaerbeek) → 15/03/2020 (ma-di 10-17h). www.trainworld.be/fr/expo-paul-delvaux-l-homme-qui-aimait-les-trains

CRÊCHES ET BRUEGHEL

Alors qu'on célèbre les 450 ans de la mort de Pierre Brueghel, une interprétation scénique en 3D de son tableau *Le recensement de Bethléem* est exposée à ArsKrippana, le plus grand musée européen de crèches. Une excursion originale à faire à deux pas de Monschau (Montjoie).

Hergersberg, 14760 Büllingen, ma-di 10-18h www.arskrippana.net

Une tragédie moderne racontée de l'intérieur

DES INDIENS DANS LA VILLE

Gérald HAYOIS

On croyait en savoir déjà beaucoup sur le dramatique parcours des Indiens d'Amérique trahis et décimés par les Blancs, parqués ensuite dans des réserves, puis quasi rayés de l'histoire américaine.

Et pourtant, ces Indiens d'aujourd'hui continuent de vivre, mais mal, comme le dénonce Tommy Orange dans le prologue de son premier roman très remarqué par la presse américaine et salué déjà de prestigieux prix littéraires : « *Nous sommes devenus des Indiens urbains, plus habitués à la silhouette des gratte-ciels qu'à n'importe quelle chaîne de montagnes sacrées, plus habitués au bruit d'une voie express qu'à celui des rivières, au hurlement des trains qu'à celui des loups, à l'odeur d'essence qu'à celle de la sauge. Être Indien en Amérique n'a jamais consisté à retrouver notre terre. Notre terre est partout ou nulle part.* »

Le titre du livre, *Ici n'est plus ici*, exprime en quelques mots qu'il n'est plus

possible, pour ces Indiens, d'espérer revenir à leur glorieux passé, mais qu'il s'agit de rechercher à assumer autrement aujourd'hui leur identité.

PARCOURS CHAOTIQUE

Tommy Orange a vécu dans le quartier populaire d'Oakland. Il connaît de l'intérieur le milieu indien et propose une remarquable fresque où s'entremêlent les destinées d'une douzaine de ces *native peoples*. Ceux-ci sont marqués par un passé d'écrasement et d'humiliation qui reste gravé dans la mémoire et un présent très difficile : familles décomposées, père inconnu ou absent, mère débordée, violence interfamiliale, jeunes ignorant leurs racines ou les cherchant avidement. Pour tous, des conditions de vie de grande précarité. Beaucoup sont ravagés par l'alcool ou vivent de petits boulots et de trafic. Les portraits sont sans complaisance, mais non dénués de compréhension bienveillante et d'humour.

Dealer de drogue, Tony Loneman, dont la mère est en prison, aide sa grand-mère



Premier roman « coup de poing » de Tommy Orange, *Ici n'est plus ici* décrit les vies rudes et bouleversées des Indiens de la ville d'Oakland, en Californie.

à nouer les deux bouts. Dene Oyendene, pour sortir du marasme, tente de tourner un film de témoignages des Indiens de son quartier. Violée dans sa jeunesse, Jackie Red Feather est tombée enceinte et a abandonné son enfant. Ancienne alcoolique, elle risque de rechuter tout en étant conseillère en toxicomanie. Blue, sa fille adoptée par une famille blanche aisée recherche ses parents biologiques. Le jeune Edwin Black, accro à Internet, participe à un groupe de danseurs indiens. Bill Davis, vétéran du Vietnam et déserteur, est concierge dans un stade. Opale, émouvante et remarquable grand-mère courage, postière de profession, a pris en charge trois de ses petits-enfants abandonnés par leurs parents. D'autres préparent un mauvais coup qui va mal tourner.

FATALITÉ

Ces histoires personnelles douloureuses, que l'on découvre en cours de récit, semblent ici et là pouvoir déboucher sur un mieux, des éclaircies, des apaisements : un travail valorisant, un pardon accordé après des violences subies, des retrouvailles entre parents et enfants, une possibilité de sortir d'une addiction à la drogue ou à l'alcool, une identité indienne assumée dignement et fièrement. Pourtant, de même qu'un destin tragique s'est abattu sur les générations précédentes, le roman finit par basculer dans le drame, comme si la violence et la mort devaient finalement et fatalement advenir.

Ce premier roman de Tommy Orange est d'une belle puissance évocatrice, de portée universelle, dans la lignée des grands auteurs américains comme William Faulkner ou John Steinbeck. Il demande toutefois une attention soutenue afin de ne pas perdre le fil des parcours des différents personnages dans un contexte américain dont on est peu familier. ■

TOMMY ORANGE, *Ici n'est plus ici*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 23,75€. Via *L'appel* : - 5% = 22,57€.

Des livres moins chers à L'appel

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

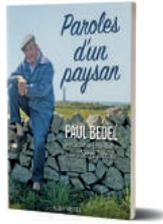
N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



SAGESSE PAYSANNE

Paul Bedel était un paysan comme on n'en fait plus. Né en 1930, ce fermier de la presqu'île de La Hague, en Normandie, était devenu une icône de l'agriculture traditionnelle, vivant comme on avait toujours vécu, et cultivant dans le respect de la terre et des bêtes. En 2005, un documentaire avait révélé à toute la France le visage et la sagesse de ce personnage si banal qu'il était devenu extraordinaire. Décédé l'an dernier âgé de 88 ans, il revit dans ce beau livre ponctué de pages manuscrites de ses pensées, maximes et poèmes, ainsi que d'archives et de photographies. Émouvant et vrai. (F.A.)

Paul BEDEL avec Catherine ÉCOLE-BOIVIN, *Paroles d'un paysan*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 27,15€. Via *L'appel* : - 5% = 25,80€.



UNE ANNÉE DU GOUJIL

Franco Limosani n'a qu'une passion : le renard. Depuis une vingtaine d'années, il part à la rencontre de ce petit animal roux vivant de plus en plus en proximité avec l'homme. Lui, il le traque dans les campagnes. Et milite pour sa protection. Après plusieurs autres albums photographiques, il raconte ici une année de la vie de la Minuscule, une renarde dont il tombe amoureux. Pendant douze mois, il s'en rapproche, ainsi que de ses frères, et fait partager leurs vies au fil de ses clichés. Comment, après ce récit rédigé par Alain Fournier, ne pas être épris de ce si joli petit canidé ? (F.A.)

Franco LIMOSANI et Alain FOURNIER, *Une vie de renard*, Neufchâteau, Weyrich, 2019. Prix : 29€. Via *L'appel* : - 5% = 27,55€.



LE MONDE EN 2020

Offrir un Atlas en cadeau ? Quelle drôle d'idée ! Mais non, car celui-ci n'est pas comme les autres. De grand format, il est « géopolitique » et se focalise sur une série d'événements et de tendances qui ont marqué les pays du monde en 2019 et les influenceront en 2020. Les cartes et données sont donc sélectives, liées à l'actualité d'une contrée ou à une grande problématique planétaire. Certaines présentations sortent aussi de l'ombre des thèmes oubliés, ou méconnus. Réalisé sur la base de textes de la revue *Carto*, actualisés en 2019, un regard original sur l'état de la planète, avec plus de trois cents cartes et en grand format. (F.A.)

Alexis BAUTZMANN (dir), *Atlas géopolitique mondial 2020*, Monaco, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 24,40€. Via *L'appel* : - 5% = 23,18€.



HISTOIRES DE MATOUS

Les chats sont dotés d'une suprême intelligence, c'est bien connu. Certains ont même la parole, comme ce Pythagore qui décrit ici avec légèreté le monde de ses congénères, en s'inspirant de la méthode du professeur Edmond Wells dans sa fameuse *Encyclopédie du savoir relatif et absolu*. La découverte par le menu des particularités de l'univers félin instruit surtout ceux qui en ignorent tout ou presque. Mais chacun retirera plaisir et délectations des anecdotes de ce livre, ainsi que de la multitude de charmantes images de chats qui émaillent cet ouvrage, en réalité rédigé par Bernard Werber. (F.A.)

Bernard WERBER, *Encyclopédie du savoir relatif et absolu des chats*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 27,15€. Via *L'appel* : - 5% = 25,80€.



À TABLES

Ex-spécialiste en droit intellectuel, trilingue et habitante du monde, la Française Amélie Vincent est devenue experte en restaurants. Elle parcourt la planète pour tester les cuisines pas nécessairement les plus chères et les plus chics, mais celles qui apportent de l'originalité. Elle recense ici les lieux que l'on devrait visiter avant de mourir. Le livre est épais, bien illustré, et explique à chaque fois les raisons de son choix. Mais, Belgique oblige, il est rédigé en anglais, car d'abord destiné aux Flamands, d'abord amateurs de bonnes tables et aux portefeuilles plus garnis que les Wallons... (F.A.)

Amélie VINCENT, *150 restaurants you need to visit before you die*, Bruxelles, Lannoo, 2019. Prix : 25,99€. Via *L'appel* : - 5% = 24,70€.



L'ABSTRAIT ET LES ORIGINES

Philosophe et rabbin, Marc-Alain Ouaknin choisit de retraduire les onze premiers chapitres du premier livre de la Torah, et donc de la Bible. Il s'attache à dépoussiérer le texte de la Genèse des clichés véhiculés par des siècles de traditions, de traductions et d'exégèses, et à l'inscrire dans son contexte d'origine : celui de la culture mésopotamienne. En regard de cette relecture, ce superbe ouvrage propose les contrepoints d'œuvres abstraites réalisées par 72 peintres contemporains renommés. L'un et les autres bouleversent le regard sur ces écrits fondateurs. (F.A.)

Marc-Alain OUAKNIN, *La genèse de la Genèse*, Paris, Éditions Diane de Selliers, 2019. Prix : 230€. Via *L'appel* : - 5% = 218,50€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Défis de l'Église catholique en Europe occidentale.

Avec le cardinal Reinhard Marx, archevêque de Munich et président de la Conférence épiscopale allemande, le cardinal Juan José Omella, archevêque de Barcelone, et le cardinal Jozef De Kesel, archevêque de Malines-Bruxelles et primat de Belgique, le 10/12 à 20h30, à la salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, rue Ravenstein. ☎02.543.70.99

✉ gcc@grandesconferences

HERVE. Accompagner jusqu'au bout ceux qui ont choisi de mourir dans la dignité.

Avec Gabriel Ringlet, écrivain, organisé par le Doyenné du Plateau de Herve, le 2/12 de

20h à 22h à l'Espace Dechamps, place de l'Hôtel de ville.

☎087.67.88.80 et ☎0477.34.54.31

🌐 www.upherve.org

JODOIGNE. Valmy, une bataille, un prénom, une réflexion.

Avec Valmy Féaux, licencié en Sciences sociales de l'ULB, organisée par l'ASBL Extension ULB Jodoigne et environ, le 10/12 à 20h à l'athénée royal, chaussée de Hannut 6.

☎010.81.02.61

✉ monique.mertens@tvcablenet.be

CHARLEROI. L'effet des politiques climatiques sur la performance économique.

Avec Frank Venmans, docteur en Sciences de gestion de l'UMons et chargé de

cours, le 10/12 à 18h à l'UMons, boulevard Joseph II 38.

☎02.221.42.00

✉ fofi.charleroi@nbb.be

LIÈGE. Repli et communautarisme : pourquoi l'identité est-elle un gros mot ?

Avec Delphine Horvilleur, rabbin et journaliste, dans le cadre des Grandes Conférences Liégeoises, le 12/12 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎04.221.93.74

✉ nadia.delhaye@gclg.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Pourquoi la crise actuelle met l'Église catholique en péril ?

Avec Christine Pedotti, historienne, politologue,

théologienne et écrivaine, le 17/12 à 14h à l'auditoire Socrate 10, place du Cardinal Mercier 12.

SERAING. Burn-out : après la pluie, le beau temps.

Avec Anne Everard, le 10/12 au Centre Culturel de Seraing, rue Renaud Strivay 44.

☎04.337.54.54

WAVRE. Albert Einstein, science et engagements.

Avec Pierre Marriage, professeur à l'ULB, le 19/12 à 20h à la Maison de la Laïcité Irène Joliot Curie, rue Lambert Fortune 33.

☎010.22.89.30

✉ nadlu@skynet.be

Formations

BEAURAING. Mutation du paysage religieux et urgences pastorales.

Avec Paul Scolas, théologien et Olivier Servais, anthropologue (UCLouvain), les 05 et 06/12 de 9h15 à 16h30 à la Maison de l'accueil des Sanctuaires.

☎081.44.55.22

✉ pierre.sohy@skynet.be

BRUXELLES. Regards croisés sur la paternité et la maternité.

Avec Olivier Bonnewijn, docteur en théologie de l'Institut pour le mariage et la famille, le 22/01/20 de 20h20 à 22h, rue Joseph Stallaert 8, 1050 Ixelles.

☎02.346.92.12

✉ pepitedumercredi@gmail.com

COUR-SUR-HEURE. La violence.

Avec Jean-Michel Longneaux, phi-

losophe et professeur à l'UNamur et l'UCLouvain, le 14/12 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72.

☎0475.24.34.59

FRANIÈRE. Pauvreté et inégalités sociales.

Avec Christine Mahy, le 14/12 de 10h à 12h, dans le cadre des Ateliers du Savoir du Centre culturel de Floreffe, chemin Privé 1.

☎081.45.13.46

WÉPION. Soins de santé : de la dérive au droit pour tous.

Week-end organisé par le CEFOC, le 14/12 de 9h30 à 18h30 et le 15/12 de 9h à 16h à La Marlagne, chemin des Marronniers 26.

☎081.23.15.22

✉ info@cefoc.be

Retraites

FLEURUS. Le manuel du disciple : comment mettre en pratique l'Évangile dans la vie quotidienne ?

Avec l'abbé Dany-Pierre Hillewaert, le 07/12 de 9h30 à 17h à l'abbaye de Soleilmont, avenue Gilbert 150.

☎071.38.02.09

✉ sol.accueil@proximus.be

NIVEZÉ (SPA). Appelés au bonheur.

Avec Jean-Marc de Terwagne, le 12/12 de 9h à 15h au Foyer de Charité, avenue Pelzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉ foyerspa@gmx.net

RIXENSART. Le mystère de Noël : que dit la liturgie ?

Vivre Noël avec la communauté des sœurs du Monastère de l'Alliance et Gilles Drouin, prêtre du diocèse d'Évry, les 24 et 25/12 au Monastère de l'Alliance, rue du Monastère 82.

☎02.625.06.01

✉ accueil@monastererixensart.be

WÉPION. Relire l'année, reconnaître le vécu, renaitre...

Avec Sœur Françoise Schuermans, Cécile Gillet et Jocelyne Mérand du 27/12 à 18h15 au 30/12 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11

✉ secretariat@lapairelle.be

Et encore...

BRIALMONT. Méditation et pleine conscience : un week-end de pause pour prendre soin de soi et mettre à distance le monde qui parfois nous presse et nous oppresse.

Du 13/12 au 15/12 à l'abbaye de Brialmont à Tilff.

☎04.388.17.98

✉ frans.rassart@telenet.be

☎02.738.08.22 ☎0491.187.283

✉ cbrandeleer@centreavec.be

BRUXELLES. Sieste littéraire : écoutez les cinq romans belges du prix Rossel.

Le 08/12 à 17h au Théâtre 140, avenue Eugène Plasky 140, 1030 Schaerbeek.

🌐 billetterie.le140.be

HAVRÉ. Marché de Noël.

Du 06/12 au 08/12 au Château des Ducs d'Havré, rue du Château 30.

☎065.87.25.35

STAVELOT. 75e anniversaire de la Bataille des Ardennes.

Reconstitu-

tion historique avec le concours du 30th Old Hickory Belgium Group, du WW2 Field Kitchen group et des Ladies at the Front, les 07 et 08/12 de 10h à 17h à l'abbaye de Stavelot.

☎080/88.08.78

✉ etc@abbayedestavelot.be



TOURNAI. Le Voyage des Mages.

Une performance de Luc Petit sur un texte original de Michel Teheux,

du 26/12 au 30/12 de 17h à 18h, de 18h15 à 19h15 et de 19h30 à 20h30 à la cathédrale de Tournai, place de l'Évêché.

🌐 noeldescathedrales.be/les-voyages-des-mages/

WÉPION. L'Évangile comme coach : puiser dans l'Évangile et le coaching pour se ressourcer, pour rechercher l'harmonie entre les facettes de notre vie.

Avec Serge Maucq et Frédéric Hambye, le 14/12 de 9h30 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11

✉ secretariat@lapairelle.be

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde



Noël !

Vivre ensemble !

**Ce tract de Noël 2019 a été réalisé par le groupe
Sens et Conviction de Vie Féminine Seraing et
peut être commandé au prix de 0,15 € l'unité à :**

Vie Féminine
Rue Chevaufosse 72
4000 Liège
Tél. 04/222 00 33
liege@viefeminine.be

Paul Franck
Rue des Roselières 87
4101 Jemeppe sur Meuse
Tél. 0486/76.82.39
paul.franck@teledisnet.be
paul.franck@mc.be